

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Snowthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

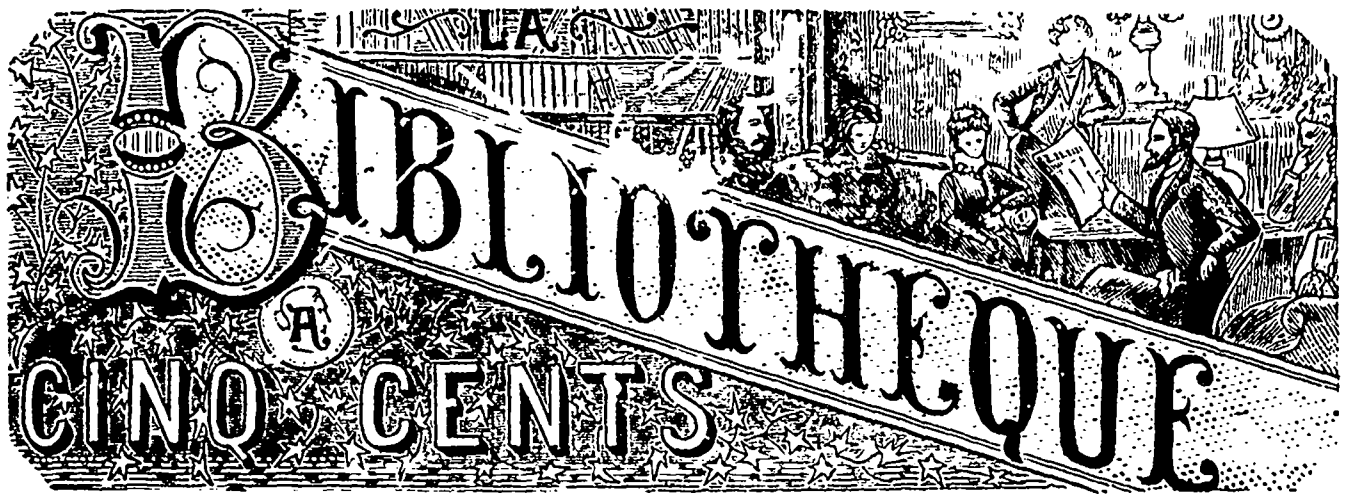
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publiée par Poirier, Bassetto & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 10 MAI 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 5

# DISPARU

DEUXIEME PARTIE DE L'ASSASSINÉ VIVANT



— Mon Dieu ! Mon Dieu !... murmura Delphine en se cachant le visage dans ses mains. (Page 99)

# DISPARU

Seconde partie de L'ASSASSINÉ VIVANT, par JEAN BRUNO.

## I

### PERREGAUD EN CAMPAGNE

Tout s'était bien passé dans la présentation de Delphine à Mme Hermance. Mme Lebois avait trouvé la parfumeuse belle, bonne et distinguée.

—C'est une excellente personne, avait-elle dit à sa fille, et je ne sais vraiment pas comment nous pourrions témoigner à ce digne M. Courbin nos sentiments de reconnaissance.

Grâce à la recommandation de l'architecte, un grand magasin de nouveautés avait fait à la femme du garçon de recettes des commandes de fleurs qui permettaient à Geneviève d'occuper des ouvrières chez elle. La douleur de la mère et de la fille avait été considérablement atténuée depuis qu'on avait reconnu l'innocence de Lebois. Ce malheureux était mort, mais, du moins, sa mémoire n'était pas souillée par le crime. On versait encore des larmes en parlant de lui, on ne l'oublierait jamais, on ferait au besoin les plus grands sacrifices pour découvrir son assassin et obtenir le châtiment de ce misérable ; mais enfin, il fallait songer à l'avenir.

Delphine fit sensation dès le premier jour dans l'élégant magasin de Mme Hermance. Le bruit se répandit parmi les étrangers qui habitaient les hôtels de ce quartier, qu'une ravissante blonde trônait dans le comptoir de la parfumeuse, et bientôt on vit de petits groupes d'Anglais, d'Américains et de Russes stationner, la pomme de la canne aux dents et le gendénia à la boutonnière, devant le magasin. Au bout de trois jours, Delphine avait déjà reçu une demi-douzaine de déclarations.

La jeune fille comprit alors les dangers qui la menaçaient, et, malgré les câlineries de Mme Hermance, quinquagénaire aux formes opulentes, dont la beauté vulgaire était rehaussée par un ingénieux badigeonnage, elle se promit de ne pas rester dans un tel lieu.

Delphine songeait souvent à Michel. Alors, elle sentait son cœur se contracter et des larmes ne tardaient pas à humecter ses paupières.

On était au samedi ; le lendemain Delphine devait aller passer la journée chez sa mère, et elle se proposait de lui confier ses craintes et de lui demander l'autorisation de retourner auprès d'elle.

La jeune fille, modestement vêtue d'une robe de cachemire noir, faisait du crochet, tout en partageant ses pensées entre son père, sa mère et Michel. Bientôt Courbin pénétra dans le magasin. A sa vue, la jeune fille éprouva un malaise dont elle ne devinait point la cause, et elle se leva en rougissant. Courbin lui demanda si Mme Hermance était à la maison. La parfumeuse écarta alors la portière, puis adressa un gracieux sourire à l'architecte, lui présenta familièrement deux doigts et lui dit :

—Vous permettez, n'est-ce pas ? Je traite une question importante avec M. le commandant Van Inef ; mais dans une petite demi-heure, je serai entièrement à vous.

—Faites, belle dame, je suis à vos ordres. Je vais, du reste, profiter de cette occasion pour entretenir votre charmante pensionnaire d'une petite affaire qui l'intéresse.

La portière retomba et Courbin prit un siège. Il s'établit auprès du comptoir derrière lequel se trouvait Delphine.

—Eh bien ! ma chère enfant, comment vous trouvez-vous ici ? Hier, Mme Hermance m'a fait de vifs éloges de votre intelligence commerciale. Il paraît que vous êtes déjà au courant des habitudes de la maison ?

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, de votre bienveillance à mon égard, répondit la jeune fille, en baissant les yeux, mais...

—Mais quoi ? Je suis votre véritable ami, moi, je l'ai bien prouvé. Voyons, parlez-moi sans détour, ouvrez-moi votre

cœur, et, si vous avez à vous plaindre de quelqu'un ou de quelque chose, soyez sûr que je ne vous ménagerai pas mon appui.

—Encore une fois, merci, monsieur. On ne m'a rien fait ; c'est moi, au contraire, qui ne me sens pas les capacités nécessaires pour occuper l'emploi que je dois à votre bienveillance.

—Comment ! fit l'architecte, dont les traits se rembrunirent, vous ne vous plaisez pas ici ?

—Oh ! croyez que je regrette de vous causer de la contrariété.

—Allons, allons, ma chère petite, laissez cette boutade de côté, et dites-vous bien que cette maison est un marche-pied pour arriver à une position digne de vous.

—Je n'ai pas d'ambition, monsieur.

—C'est un tort ; avec votre tournure et votre esprit, vous avez le droit d'aspirer à une brillante situation. Il est bon d'avoir de la modestie, mais il ne faut jamais être trop humble, car on s'expose à se faire fouler aux pieds par les envieux et les méchants.

—J'ai une grande reconnaissance pour vos bontés, monsieur, répliqua-t-elle en baissant les yeux, mais je ne puis oublier ce que je suis. Mon malheureux père est encore sous le coup d'une épouvantable accusation, et tant qu'il ne sera pas réhabilité par la justice, mon devoir, d'accord en cela avec mes propres sentiments, m'impose l'obligation de faire le moins de bruit possible et de rentrer chez ma mère.

—Votre père est réhabilité, mademoiselle, reprit vivement l'architecte ; vous ignorez donc ce qui se passe ?

—Est-ce possible ! dit Delphine en relevant la tête.

—Il est absolument prouvé que Lebois a été attiré dans un guet-apens, où on l'a dépeuillé.

—Mon pauvre père !

—Bien mieux, son assassin, ou plutôt l'un de ses assassins, est arrêté, car ce misérable avait un complice, ajouta Courbin, en jetant un regard de satisfaction sur la jeune fille. Mais, j'y songe, vous connaissez cet homme.

—Moi ? fit Delphine, dont les traits exprimèrent une profonde anxiété.

—Certainement. Vous avez même été sur le point de l'épouser. Pauvre enfant !

—Que dites-vous ? s'écria Delphine, en proie à un trouble inexprimable.

—Hélas ! la vie nous réserve de ces cruelles surprises ; oui, ma chère demoiselle, l'homme qui vient d'être arrêté sous l'inculpation d'avoir assassiné votre malheureux père est Michel Renaud.

Delphine devint livide, et pendant près d'une minute, il lui fut impossible de prononcer un mot. Enfin, elle parvint à maîtriser un peu sa poignante émotion.

—Ce que vous venez de me dire est épouvantable, balbutia-t-elle d'une voix étranglée par les sanglots. M. Michel a pu trahir ses serments envers moi, mais ma raison me défend de croire qu'il ait commis un pareil forfait.

—C'est aussi ce que j'ai dit lorsqu'on m'a appris cette affreuse nouvelle, répliqua l'architecte d'un ton hypocrite ; pourtant j'ai dû me rendre à l'évidence. Jetez un coup-d'œil sur cette feuille, ordinairement bien informée, et vous ne pourrez malheureusement plus avoir de doute au sujet de sa culpabilité.

Courbin présenta à la jeune fille un de ces journaux judiciaires à l'affût des nouvelles à sensation, dans lequel on racontait, avec beaucoup de détails, l'arrestation de Michel Renaud.

La découverte des billets de banque remis par la maison Hébrard à Lebois, et celle du couteau de ce dernier, semblaient être des preuves si formelles de la culpabilité de Michel, qu'il était bien difficile de la mettre en doute. Au fur et à mesure qu'elle lisait, Delphine était envahie par une horrible douleur. Enfin, n'y tenant plus, elle jeta le journal sur le comptoir et se mit à fondre en larmes. L'architecte se trouva

un instant fort embarrassé ; deux ou trois curieux, arrêtés sur le trottoir devant les glaces du magasin, faisaient tout haut des commentaires qui attirèrent l'attention des passants, et en quelques minutes un rassemblement se forma dans la rue.

Mme Hermance intervint fort heureusement. Après avoir congédié son visiteur, elle s'approcha de la jeune fille, l'embrassa maternellement sur le front, lui prit les mains et l'entraîna dans l'arrière-boutique, où l'architecte les suivit. Alors, pendant une heure, la patronne de l'établissement, secondée par Courbin, prodigua des consolations à Delphine. Elle la caressa, la consola et s'efforça de lui démontrer la perfidie de Michel Renaud, qui pour arriver à ses fins, n'avait reculé devant aucun moyen.

—L'affection que ce misérable vous témoignait n'était qu'une habile manœuvre destinée à augmenter la confiance que vos parents lui accordaient, dit Mme Hermance à la jeune fille, mais il ne songeait qu'à accomplir son affreux crime, et vous seriez vraiment coupable envers la mémoire de votre malheureux père si vous ne vous efforciez pas de faire punir son assassin d'une façon exemplaire.

—Oh ! le coquin avait bien combiné ses plans, ajouta l'architecte. Sans l'énergie et la perspicacité d'un agent auxiliaire de la police, il échappait à toutes les poursuites. Le jour où on l'a arrêté, il avait donné congé de son appartement, payé son loyer et retenu son passage à bord d'un paquebot de la ligne de New-York. Mais il y a heureusement une providence qui protège les honnêtes gens et punit les scélérats, et elle est intervenue à point pour démasquer l'abominable hypocrisie de Michel Renaud.

Après avoir débité cette tirade avec la noble indignation d'un citoyen qui n'a jamais failli, Courbin prit le drageoir de Mme Hermance sur le guéridon et offrit un bonbon à Delphine. La jeune fille ne pouvait mettre en doute la loyauté de l'architecte, dont elle avait toujours entendu prononcer le nom par son père avec une grande vénération, et elle n'avait pas assez d'expérience pour résister aux insinuantés séductions de la parfumeuse ; aussi finit-elle par consentir à rester dans la maison jusqu'au jour où Mme Hermance aurait trouvé une jeune personne capable de la remplacer. Le lendemain, lorsqu'elle se jeta au cou de sa mère en pleurant, celle-ci, qui avait été sermonnée par Courbin, lui dit en hochant la tête :

—Tu n'aurais jamais pu croire que Michel serait capable de commettre un tel crime, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, mère.

—Eh bien ! moi, je me suis toujours un peu méfiée de lui. Ce garçon-là avait une si drôle de façon de te regarder que je me disais souvent : "Ma parole d'honneur ! il a envie de la manger ; ce n'est pas de la bonne amitié, ça"... Et puis, tu te souviens, il passait quelquefois une demi-heure sans rien dire. Il poussait des soupirs presque ridicules. Je suis de l'avis de M. Courbin, il faut se mettre en garde contre les manœuvres des gens trop doux.

—Vous avez raison, je le reconnais, répliqua Delphine ; cependant quelque chose me dit que Michel n'a pas pu commettre l'abominable action qu'on lui reproche.

—Tais-toi, ma pauvre enfant ; ne cherche pas à défendre ce scélérat. Tu oublies donc les billets de banque numérotés qu'on a retrouvés chez lui ? Et le couteau de ton père ? Je l'ai reconnu hier chez le juge d'instruction.

Il était une heure de l'après-midi, Mme Lebois et sa fille venaient de terminer leur modeste déjeuner, auquel du reste cette dernière avait fait fort peu d'honneur, tant la nouvelle de l'arrestation du jeune artiste l'avait bouleversée. Geneviève se leva tout à coup pour aller ouvrir la porte, car on venait de sonner.

—Je désire parler à Mme Lebois, dit l'inspecteur de la sûreté Perregaud en pénétrant dans la salle à manger.

A la vue du visiteur qu'elle reconnut pour avoir pris part à la première enquête, relative à la disparition de son mari, la fleuriste fut un peu surprise, et Delphine se leva en proie à une assez vive émotion.

—Je vous demande pardon de vous déranger, dit l'agent ; rassurez-vous, ma démarche ne peut aggraver vos peines, tout au contraire.

Geneviève avança un siège à Perregaud.

—Si vous venez nous apporter l'espérance de revoir mon pauvre mari, soyez le bienvenu, monsieur, dit-elle ; dans le cas contraire, nous craignons de ne pas pouvoir vous être d'une grande utilité.

—Je regretterais de faire naître dans votre esprit des illusions, répondit l'agent ; pourtant, jusqu'à ce jour, on n'a pas acquis la preuve absolue que M. Lebois soit mort.

—Ah ! monsieur, merci pour ces bonnes paroles ! s'écria Delphine avec élan.

—Pardon, mademoiselle, je vois que je me suis mal expliqué. Si on n'a pas la preuve irréfutable de la mort de votre père, tout fait néanmoins supposer qu'il n'est pas vivant.

—Vous avez raison, reprit Geneviève ; si mon pauvre Célestin était encore de ce monde, rien ne pourrait l'empêcher de nous donner de ses nouvelles.

—Je partage votre opinion, dit l'inspecteur ; mais, pour arriver à la découverte de la vraie vérité, il est nécessaire de mettre la main sur ses assassins.

—Il y en a un qui est arrêté, dit Mme Lebois.

—Oui, certainement, du moins tout le fait supposer.

—Mon Dieu ! mon Dieu !... murmura Delphine en se caressant le visage dans ses mains.

—Voyons, montre plus de courage, lui dit sa mère. Je sais bien qu'il est affreux de penser qu'on a vécu longtemps auprès d'un coquin...

—Oh ! maman...

—Je suis un peu de l'avis de mademoiselle, reprit Perregaud, et tant que la justice n'aura pas prononcé la condamnation de Michel Renaud, je réserverai mon opinion à son sujet.

—Vous m'étonnez, dit Geneviève ; on dirait que vous ne savez pas ce qui s'est passé lorsqu'on l'a arrêté.

—Je le sais parfaitement, puisque j'assistais à la perquisition, et c'est parce que j'ai cru voir un peu de louche dans cette affaire que je me suis permis de venir vous déranger.

—Expliquez-vous, dit la fleuriste avec un vif intérêt.

Quant à Delphine, les paroles de l'agent lui avaient fait battre précipitamment le cœur, et elle attendait avec anxiété ce qu'il allait dire.

—Ma visite n'a aucun caractère officiel, reprit Perregaud ; je viens ici guidé par le désir de faire triompher la justice, c'est-à-dire par l'espoir de décharger un innocent de l'accusation qui pèse sur lui.

—Il s'agit de M. Michel, n'est-ce pas ? s'écria Delphine, incapable de maîtriser les agitations de son cœur.

—Permettez-moi de garder le silence à ce sujet ; mais soyez sûres, madame et mademoiselle, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour percer la lumière dans cette mystérieuse affaire. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si, à l'époque où il fréquentait votre maison, Michel Renaud vous a parlé d'un industriel américain, un éditeur d'estampes, je crois, qui lui proposait d'entrer en relations d'affaires avec lui ?

—Certainement, répondit Mme Lebois.

—Il a même offert à M. Michel de l'emmener en Amérique.

—Très bien. Et vous connaissez le nom de cet homme ?

—M. Michel nous l'a dit, mais il est si difficile à retenir, que nous ne pourrions le répéter, répliqua la jeune fille ; cependant cela ressemblait à Atkins.

—On essaiera de le retrouver en faisant des annonces dans les journaux de New-York. En attendant, je voudrais bien savoir quelle était la tournure de ce monsieur.

—Je l'ai vu une fois avec Michel, dit Geneviève ; ils allaient passer la soirée ensemble à la Porte-Saint-Martin.

—Parfait. Vous souvenez-vous de sa taille, de la couleur de ses cheveux, de la façon dont il portait la barbe ?

—Pas trop, pourtant je crois me rappeler qu'il était plus grand que Michel. Attendez donc, oui, il avait de la moustache et de la barbe au menton.

—De quelle couleur était cette barbe ?

—Rousses.

—Vous en êtes sûr ? demanda Perregaud en laissant échapper un mouvement de satisfaction.

—Parfaitement sûr. Quant aux cheveux, je n'ai pas pu les voir, car ce monsieur avait la tête couverte d'un chapeau en feutre mou, à larges bords.

—C'est tout ce que vous pouvez me dire au sujet de cet homme ?

—Oui, monsieur.

—Je vous remercie ; j'espère que ces renseignements me seront utiles. Maintenant passons à une autre affaire. Vous connaissez beaucoup M. Courbin, architecte, qui demeure rue de Rome.

—Oh ! monsieur, c'est le meilleur des hommes, et pas fier ; il protégeait mon mari à la Société lutécienne.

—Ah !

—Il venait même dîner chez nous, comme si nous avions été ses égaux.

—Bien.

—Et, loin de nous abandonner dans notre malheur, il s'est empressé d'accourir auprès de nous et de nous offrir ses services.

—Voilà une conduite digne d'éloges.

—Enfin, monsieur, c'est M. Courbin qui m'a fait obtenir du travail dans un grand magasin, et qui a placé ma fille rue de la Paix.

—Oui, je sais, chez Mme Hermance, parfumeuse.

—Vous la connaissez ?

—Je ne suis pas le seul, répondit Perregaud ; mais revenons, s'il vous plaît, à M. Courbin. Vous êtes allée quelquefois chez lui ?

—C'est vrai.

—A-t-il un intérieur riche ? Voit-on que ce monsieur vit d'une façon opulente ?

Geneviève hésita pour répondre et l'inspecteur de la sûreté remarqua son embarras.

—Au nom de vos plus chers intérêts, je vous prie de me parler franchement, ajouta l'agent. Vous obéissez à un très bon sentiment en manifestant votre reconnaissance à M. Courbin ; mais il s'agit en ce moment d'une chose beaucoup plus importante, c'est d'arriver à découvrir la vérité. Or, tout se tient dans la vie, et de la sincérité de votre réponse dépend peut-être le succès de mes recherches.

Ces paroles troublèrent Mme Lebois et éveillèrent tout à coup de vagues soupçons dans l'esprit de Delphine. Cette jeune fille se souvint que les regards et les allures de l'architecte l'avaient froissée plusieurs fois, et que, la veille encore, elle avait été prise d'une inquiétude mystérieuse lorsqu'il lui parlait dans le magasin de la rue de la Paix.

—Il ne faut pas attacher trop d'importance à mes paroles, répondit Geneviève. Je suis une pauvre femme n'ayant jamais fréquenté les gens riches, et je peux me tromper en jugeant leur genre de vie.

—Je suis sûr, au contraire, que votre bon sens vous a fait découvrir la vérité. On dit partout, dans le quartier de M. Courbin, qu'il vit comme un prodigue et que sa femme est d'une avarice féroce. Les domestiques se plaignent d'être insuffisamment nourris, les fournisseurs ne quittent pas son antichambre, et la famine règne à l'état endémique dans la maison.

—Je dois convenir que les idées de M. Courbin ne ressemblent guère à celles de Mme Courbin. Celle-ci rogne sur tout et retient des deux mains lorsqu'elle a du monde. Elle est constamment en querelle avec son mari à ce sujet.

—A quoi attribuez-vous la conduite de Mme Courbin ? Cette dame est-elle avare, ou est-ce par suite d'une grande gêne qu'elle se montre si peu généreuse ?

—Il y a, je crois, de l'un et de l'autre. Mon mari, le pauvre homme, m'a dit souvent que M. Courbin dépensait au-delà de ses revenus. Il a même ajouté qu'il cherchait à s'étourdir pour oublier ses mauvaises spéculations.

—Fort bien, madame Lebois, je vous remercie de m'avoir donné ces renseignements, dit l'inspecteur de la sûreté en prenant des notes sur son carnet. Remarquez que, jusqu'à ce moment, je n'ai aucun motif sérieux pour soupçonner M. Courbin d'avoir pris une part quelconque à des actes de nature à vous causer du tort. Aussi, je vous prie instamment de ne parler à personne de ma visite. Je vous le répète, je fais, de mon autorité privée, une enquête qui peut me conduire à la découverte de la vérité ; mais il ne faut pas qu'on sache que je m'occupe de cela.

—Nous vous promettons de garder le silence, dit Geneviève en prenant la main de sa fille ; cependant je ne vous cache pas que votre visite augmentera encore nos peines. Nous regardions M. Courbin comme un ami sincère, et vous nous enlevez une partie de l'estime qu'il nous inspirait.

—C'est vrai, ajouta Delphine.

—Soyez sûres que je n'ai de prévention envers personne ; néanmoins, je vous engage de nouveau à vous mettre en garde contre les marques d'intérêt de M. Courbin et à ne pas encore jeter la pierre à ce pauvre Michel Renaud.

—Oh ! monsieur, je sens que vous êtes notre ami, et je vous promets d'avoir désormais une confiance absolue en vous, n'est-ce pas, mère ? s'écria la jeune fille en adressant un regard de profonde reconnaissance à l'inspecteur de la sûreté.

—Il est certain que si M. Perregaud nous fait retrouver les traces de ton pauvre père, nous n'oublierons jamais un tel service, dit Geneviève.

—Avant de me retirer, je dois vous apprendre, si vous ne le savez pas, qu'on accuse l'Américain, sur le compte duquel je vous ai demandé des renseignements, d'être l'homme que Michel Renaud a lancé sur les traces de M. Lebois pour le tuer.

—C'est ce qu'on m'a dit hier chez M. le juge d'instruction.

—Vous ne croyez pas, monsieur, que cette accusation soit fondée ? dit Delphine à l'agent.

—C'est pour m'éclairer à ce sujet que je suis venu vous déranger. De nouveau, je vous recommande de ne parler de ma visite à personne. Et si M. Courbin vous fait des propositions de n'importe quelle espèce, je vous engage à ne lui répondre qu'après m'avoir consulté. Voici mon adresse : Perregaud, rue Saint-Jacques, 213. Je viendrai à votre premier appel.

## II

### LE VIEUX PASSEUR

La veille de sa visite à Mme Lebois, l'inspecteur Perregaud s'était rendu à l'invitation de Follard. Mme Pranzin avait réuni chez Wepler une demi-douzaine de ses anciennes amies du Faubourg-Montmartre, avec lesquelles elle avait continué à entretenir des relations depuis son mariage.

Plus il songeait aux résultats de la perquisition faite chez ce dernier, moins il croyait à sa culpabilité. Sur les 37,000 francs dont Lebois était porteur, on n'avait retrouvé chez Michel Renaud que 10,000 francs, car le jeune homme avait facilement prouvé que l'argent et les titres découverts en dehors de cette liasse étaient sa propriété et celle de Mme Brard. Quant à la découverte du couteau, Perregaud se trompait ; il croyait que Follard avait profité d'une occasion pour introduire subrepticement cet objet dans le tiroir du graveur pendant la perquisition.

Sans communiquer à personne les renseignements qu'il recueillait, Perregaud avait déjà deviné une partie de la vérité, lorsqu'il reçut, quatre jours après sa visite à Mme Lebois, une lettre dans laquelle cette dernière le priait de passer le plus tôt possible chez elle. Le soir même à huit heures, l'inspecteur se rendit au domicile de la fleuriste. Delphine était à son magasin et Geneviève, qui venait de congédier ses deux ouvrières, se trouvait seule.

—Il y a du nouveau ? demanda tout d'abord l'agent.

—Oui, monsieur Perregaud.

—Ah ! veuillez vous expliquer.

—Vous ne m'aviez pas parlé de cela, reprit Perregaud, et

j'ai besoin de savoir tout ce qu'à fait ce monsieur depuis, votre malheur. Allons, Mme Lebois, racontez-moi ce qu'il vous a dit.

Geneviève fit part à l'agent de la conversation qu'elle avait eue avec l'architecte le lendemain de la disparition de Lebois. Elle lui apprit en même temps que Courbin l'avait engagé à porter ses économies à la compagnie des schistes grecs, pour les mettre à l'abri des revendications de la Société lutécienne.

—Décidément, la conduite de cet homme est louche, répliqua l'inspecteur de la sûreté. D'abord la compagnie des schistes grecs est un établissement sans crédit, et je crains fort, ma pauvre Mme Lebois, que vos économies ne soient perdues.

—Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ?

—La vérité, malheureusement. Aujourd'hui même j'irai m'informer de ce qui se passe dans les bureaux de cette compagnie.

—Oh ! comme vous êtes bon !

—Il faut, dans tous les cas, retirer le plus promptement possible votre argent de cette maison et le garder chez vous.

—Savez-vous bien que vous m'effrayez, reprit Geneviève dont les traits étaient complètement bouleversés. On dirait que vous soupçonnez M. Courbin de nous avoir mises dans le malheur ?

—Ne vous désespérez pas, je veille sur vous. Allons, à demain, je reviendrai à la même heure m'informer de ce qui se passe.

Le lendemain, à huit heures du matin, Perregaud, qui avait obtenu un congé de quatre jours, descendait d'un train de la ligne de Champigny à la gare de Nogent. Mais, au lieu de pénétrer dans la localité, il suivit l'espèce d'avenue qui longe le viaduc et arriva bientôt sur le quai de la Marne. Le temps était beau, la rivière était sillonnée par plusieurs légères embarcations qui profitaient d'une petite brise pour naviguer à la voile. En face de lui, Perregaud remarqua un vieux bonhomme qui, après avoir conduit deux ou trois personnes à l'île des Loups, vint arrêter sa barque presque à ses pieds.

—Vous voulez passer, bourgeois, dit-il d'une voix rauque et en lançant un énorme jet de salive dans l'eau, monter, je ferai le voyage pour vous tout seul.

—Merci bien, mon brave, j'ai besoin d'un renseignement et non d'un passeur.

—Le renseignement, c'est aussi mon fort ; je suis un marin d'eau douce connu depuis plus de trente ans pour naviguer dans la Marne. Demandez le père l'Ablette, et on vous dira partout qu'il n'y a pas un marinier dans les environs pour connaître le pays aussi bien que lui.

—Alors, vous êtes ce fameux père l'Ablette ?

—En chair et en os pour vous servir, et au besoin pour lier un coup de pichenet si vous me faites la politesse de me l'offrir.

Le père l'Ablette ne payait pas de mine car il boitait comme un cheval qui marche sur trois pieds, et il avait la paupière de l'œil gauche éraillée et toute sanguinolente. Perregaud était un homme d'ordre, et il n'avait guère l'habitude de brider son chien avec des saucisses.

—Si vous pouvez me fournir le renseignement que je vous demande, il y aura un coup à boire pour vous, répondit-il prudemment.

Le vieux sauta assez lestement à terre quoique éclopé, puis il amarra ensuite sa barque à un pieu et dit à l'agent :

—Maintenant, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

—Je suis à la recherche d'une dame qui possède un chalet près du viaduc, dit-il ; mais je ne me souviens pas de son nom.

—Ça doit être une nouvelle locataire, fit le passeur en hochant la tête.

—Oui.

—C'est Mme Hermance, parfumeuse à Paris, rue de la Paix.

—Allons, j'ai de la veine, se dit l'agent, et je crois que je m'arrangerai à la papa avec ce vieux.

—Est-ce bien elle que vous cherchez ? demanda ce dernier, déjà inquiet du peu d'empressement de son interlocuteur.

—C'est bien possible.

—En ce cas, il n'est pas difficile de vous contenter. Tournez la tête et regardez dans la direction de ce pavillon qui ressemble à un grand pigeonnier. Vous voyez là, à droite, un toit à auvent à moitié caché dans la verdure. C'est le chalet de Mme Hermance.

—Très bien.

—On y entre de deux côtés. D'abord par une allée ménagée entre deux haies, dont vous apercevez la barrière auprès du cabaret des Fameux-Canotiers, et par une petite porte qui s'ouvre sur l'avenue du viaduc.

Perregaud écoutait fort attentivement ce que le vieux passeur lui disait, mais il n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à ces détails.

—C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il.

Perregaud se décida à emmener le vieux passeur au cabaret, et il poussa la générosité jusqu'à lui offrir un litre de vin et une omelette. Il apprit alors que l'Ablette avait été chargé par la parfumeuse de préparer le chalet pour le recevoir le dimanche suivant avec trois personnes de sa "société." Le vieux devait s'assurer qu'il y avait suffisamment de linge et de vaisselle dans le buffet, et se procurer à Nogent les vins dont on lui avait donné la liste. Quant aux victuailles, la cuisinière de Mme Hermance les apporterait le dimanche matin.

### III

#### SOUS LE VIADUC.

Il était sept heures et demie du soir. Depuis longtemps déjà le soleil s'était enfoncé derrière la colline autour de laquelle était bâtie la jolie petite ville de Nogent. Des masses de nuage d'or et de pourpre, étagés à l'horizon comme les gradins d'un cirque immense, s'élevaient jusqu'aux sommets du ciel. Les premières ombres du crépuscule couvraient le plateau du Plant de Champigny et y noyaient, dans une brume bleuâtre, les coquettes habitations éparpillées sur la rive gauche de la Marne.

D'innombrables embarcations, d'où partaient des chansons joyeuses, de sentimentales barcarolles et le son des cors et des pistons, sillonnaient la rivière, éclairée par des centaines de lanternes chinoises ou vénitienes.

Le gigantesque viaduc du chemin de fer, coupant brutalement la ligne du paysage, était surmonté d'un grand panache de fumée lancé par une locomotive qui entraînait un convoi avec des roulements de foudre. Des quais, bruyants comme le parc de Saint-Cloud un jour de fête, portaient à chaque instant des groupes de jeunes gens et de jeunes filles, le rire sur les lèvres et la tête enguirlandée de fleurs des champs, qui se dirigeaient au son de quelques mirlitons falés vers la rive du chemin de fer.

Sous les hautes arches du viaduc, un homme se glissa lentement en regardant avec une singulière persistance l'entrée d'un couloir ménagé entre les jardins et conduisant au chalet de Mme Hermance. Cet homme était Perregaud, et il attendait avec une grande impatience l'arrivée de l'Ablette, chargé de l'introduire secrètement chez la parfumeuse. Il avait été d'abord convenu que le passeur ferait entrer l'inspecteur de la sûreté avant le dîner. Mais, dans la dernière entrevue que le vieux eut le matin avec Perregaud, il lui fit entendre qu'il était absolument impossible de pénétrer de jour dans le chalet. On avait donc décidé de retarder cette introduction jusqu'à huit heures et demie, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nuit serait complètement venue.

L'inspecteur de la sûreté semblait soucieux. Il avait eu l'occasion de voir pendant l'après-midi Mme Hermance, Delphine, Courbin et Follard se promener dans un canot dirigé par le passeur, et il lui avait semblé que le mari de Mme Pranzin et le vieux marinier étaient ensemble dans d'excellents termes. Il avait même cru remarquer que Follard l'avait aperçu sur le bord de la rivière, malgré le soin qu'il apportait à se cacher.

C'était peut-être une illusion ; pourtant tout le monde avait tourné la tête de son côté.

Perregaud consultait à chaque instant sa montre. Les aiguilles marchaient avec une désespérante lenteur, et la nuit tardait à venir. Il remonta jusqu'auprès de la gare du chemin de fer et examina pendant un instant cette masse bruyante de promeneurs parisiens qui attendait le train de Champigny pour rentrer chez eux ; puis, au bout d'une vingtaine de minutes, il se décida à revenir près de la porte conduisant au chalet de Mme Hermance. Cette fois la nuit était tout à fait venue. Les hautes et étroites arches du viaduc étaient presque entièrement plongées dans l'obscurité, et l'on ne rencontrait plus personne en ce lieu, si animé une heure auparavant. Perregaud s'approcha doucement de la barrière auprès de laquelle le passeur lui avait promis de se trouver, et il prêta l'oreille pendant quelques minutes.

—Rien, murmura-t-il ; ce vieux m'aurait-il joué ? Allons, un peu de patience ; il lui a peut-être été impossible de s'échapper en secret. Je vais retourner sous le viaduc, là, du moins je serai sûr de ne pas être remarqué.

L'inspecteur de la sûreté venait de s'engager sous une arche, lorsqu'il entendit distinctement un pst... prolongé à quelques pas de lui.

—Enfin, se dit-il, le passeur m'appelle.

Puis il répondit d'une voix à peine perceptible :

—C'est moi, je suis là, faut-il aller vers vous ?

—Oui, murmura-t-on d'un ton sourd.

Perregaud suivit la muraille, mais au moment où il tournait à l'angle de l'arche, il éprouva une terrible sensation de froid dans le dos. On venait de lui enfoncer une lame aiguë entre les épaules. Il poussa un long râlement et tomba la face en avant. Aussitôt une ombre sortit des ténèbres de l'arche, traversa la voie et s'enfonça dans les bosquets d'un jardin abandonné bordant l'avenue. Une demi-heure plus tard, deux canotiers, qui se dirigeaient vers la gare, se heurtèrent contre le corps de Perregaud.

—Je ne me trompe pas, dit l'un de ces jeunes gens, un homme est étendu là.

—Il dort peut-être.

—Attends, je vais m'en assurer.

Le canotier secoua l'agent en l'invitant à répondre. Perregaud laissa échapper un gémissement plaintif.

—C'est un homme qui a trop fêté la dive bouteille, dit le second des jeunes gens.

—Non, répliqua son camarade qui, malgré les ténèbres reconnu avec stupéfaction que la main avec laquelle il avait touché l'agent était tachée de sang ; il est blessé.

—Diable ! ce malheureux est probablement tombé dans un guet-apens. On ne peut l'abandonner ainsi.

—Tu as raison. Je cours chercher du secours.

Le jeune homme ne fit qu'un saut jusqu'au premier cabaret, situé auprès du viaduc. Il raconta en quelques mots la découverte qu'il venait de faire. Un médecin de Nogent, qui se trouvait heureusement là, se rendit aussitôt auprès de Perregaud. Il était accompagné de plusieurs personnes et d'un garçon de l'établissement muni d'une lanterne. L'agent respirait encore, mais il ne pouvait parler. On l'apporta dans le cabaret, et le médecin le fit déshabiller, puis il lava la plaie et apposa un pansement. On était allé jusqu'à prévenir la gendarmerie et le maire de la commune, et à neuf heures et demie, Perregaud fut transporté sur un brancard dans une maison meublée, où il reçut tous les soins désirables. Il reprit bientôt connaissance, et le docteur, qui ne l'avait pas quitté, déclara que sa blessure ne mettait pas ses jours en danger.

L'inspecteur de la sûreté avait été frappé dans l'obscurité, et il ne put donner aucun renseignement de nature à faire découvrir son assassin. Comme il avait agi sans mandat officiel, qu'il ne pouvait formuler d'accusation précise contre Courbin, il garda le silence sur ses entrevues avec le vieux passeur.

—J'avais obtenu un congé pour prendre un peu de repos, dit-il au représentant de l'autorité qui l'interrogea, et c'est au

moment où je me préparais à retourner à Paris que j'ai été frappé par un inconnu. Pourquoi ? je l'ignore. Cet homme est probablement fou ou il s'est trompé.

Au fond, Perregaud soupçonnait bien un peu le vieux passeur de ne pas être étranger à ce qui lui était arrivé, et il se promettait, une fois rétabli, de le soumettre à une sévère surveillance. Pendant qu'on lui prodiguait des soins, voici ce qui se passait chez Mme Hermance. Après avoir plongé son couteau jusqu'au manche dans le dos de l'agent, le père de l'Ablette gagna le chalet en escaladant d'une façon fort alerte, pour un vieil éclopé comme lui, les haies et les alentours des nombreux petits jardins qui se trouvent en ce lieu. Avant de rentrer, il s'assura que ses mains et ses vêtements ne portaient aucune trace de sang, puis il arracha une poignée d'herbe avec laquelle il essuya son couteau. Il ferma ensuite l'instrument, le remit dans sa poche et rentra au chalet en donnant des marques évidentes de satisfaction. Follard, en proie à une vive inquiétude, l'attendait dans le couloir conduisant à la cuisine.

—Il n'est pas venu ? demanda-t-il à voix basse.

Le passeur ferma son bon œil en faisant un petit signe de tête.

—Il est venu, répondit-il.

—Ah !

—Et ça n'a pas fait un pli. Je lui ai coulé la lame de mon eustache entre les deux épaules sans qu'il puisse soupçonner d'où lui arrivait ce cadeau.

—Il a crié ?

—Muet comme une carpe. Ça a fait plouf quand il est tombé sur le nez, voilà tout. Je l'ai laissé au frais au coin d'une arche, et il est à peu près sûr qu'on ne le découvrira pas avant demain matin.

—C'est bien ! Maintenant, il ne faut pas commettre d'imprudence. Vous serez sans doute interrogé pour donner des renseignements, car les patrons de l'établissement des Fumeurs-Canotiers le reconnaîtront probablement et diront que vous avez déjeuné avec lui.

—On peut déjeuner avec quelqu'un sans lui faire d'entailles, répliqua le vieux avec assurance. Personne ne m'a vu opérer, et au besoin la cuisinière pourra dire que je n'ai pas quitté le chalet de la soirée.

—C'est cela.

—Pas vu, pas pris. Soyez tranquille et pensez à ma maison et à mes lapins.

—Comptez sur moi, mais la besogne n'est point terminée, dit Follard.

—Ah ! c'est juste, il faut que je mette la cuisinière dans les brindezingues pendant que vous arrangerez votre affaire avec la petite.

—Vous n'en viendrez peut-être pas à bout sans mon aide.

—Hum ! il faudra voir.

—J'aime mieux ne point courir les chances de l'expérience. Prenez cette fiole et versez en adroïtement quelques gouttes dans le verre de la cuisinière.

—Compris, fit le vieux en regardant Follard avec admiration. On voit bien, monsieur, que vous travaillez dans le grand.

—Je rentre à la salle à manger. Attendez une demi-heure avant d'endormir la bonne.

—Ça me permettra de me refaire un peu, car je n'ai pas encore eu le temps de manger.

L'indicateur alla rejoindre Mme Hermance, Delphine et Courbin, pendant que le vieux pénétrait dans la cuisine et ordonnait d'un ton de maître à Françoise de dresser son couvert. Dans la salle à manger, le dîner était loin d'être gai, car Delphine, en proie à la plus vive inquiétude, avait continuellement refusé de toucher aux mets fins et recherchés.

—Allons, chère petite, faites un grand effort et oubliez vos chagrins, lui dit Mme Hermance en lui présentant une corbeille de fruits. Vous n'avez rien mangé pendant le dîner, c'est imprudent à votre âge, goûtez au moins au dessert.

Ces hommes racontaient l'histoire de la découverte du corps de Perregaud.

— Cet individu était, disaient-ils, un agent de police tombé dans un guot-apens qui lui avait été dressé par quelque mal-faitour.

Courbin apprit, non sans éprouver une grande terreur, que l'inspecteur de la sûreté n'était pas mort. Le médecin qui l'avait soigné répondait de sa vie, et toutes les autorités de Nogent devaient se mettre en campagne le lendemain pour chercher à découvrir le mystérieux assassin.

L'attentat projeté contre Delphine ayant échoué, Mme Hermance ne songea plus qu'à cacher à la jeune fille le danger qu'elle avait couru. On la laissa sur son lit jusqu'à deux heures du matin, moment où elle reprit connaissance, et sa patronne l'engagea alors à se déshabiller pour dormir plus paisiblement pendant le reste de la nuit. Delphine ne se souvenait de rien depuis l'instant où elle s'était affaissée dans la salle à manger ; pourtant elle comprenait que son sommeil étrange avait été causé par quelque moyen anormal, et la peur l'empêcha de se rendormir. Le lendemain, lorsqu'elle apprit l'assassinat de Perregaud, elle ne voulut pas consentir à retourner rue de la Paix ; alors elle rentra chez sa mère.

## IV

## NOUVELLE TENTATIVE

Trois semaines s'étaient écoulées depuis les événements racontés dans le chapitre précédent. Perregaud était presque entièrement rétabli. Il avait évité de parler de ses relations avec l'Ablette, dans la crainte d'entraver l'enquête qu'il se proposait de reprendre aussitôt qu'il pourrait sortir. On avait attribué la tentative d'assassinat dont il avait été victime à la vengeance d'un malfaiteur.

Loin de s'améliorer, la situation de Michel Renaud s'aggravait chaque jour. A ses énergiques dénégations, le juge d'instruction opposait une preuve matérielle accablante : la découverte faite chez lui des dix billets de banque et du couteau volé au malheureux Célestin Lebois. Et puis, il avait été impossible de retrouver à New-York les traces d'Atkins, que l'accusation disait être le complice du jeune homme. Enfin, les experts en écriture affirmaient que, seul, un graveur ayant l'habileté de Michel avait pu écrire la prétendue lettre de Lebois, sans laisser aucune de ces traces qui font ordinairement découvrir les faussaires.

Au lieu d'attacher de l'importance aux énergiques protestations d'innocence de l'inculpé, on l'accablait de questions insidieuses ayant pour but de lui faire avouer le lieu où il avait déposé le produit de son crime. Comme il faut un coupable aussi bien aux gens victimes d'une mauvaise action qu'à la justice, la Société lutécienne s'acharnait sur Michel, et le directeur de cette administration se plaisait à dire qu'une des plus fortes preuves de sa culpabilité était la facilité avec laquelle il avait tout d'abord découvert les traces du malheureux garçon de recettes. En vain, le jeune homme s'efforçait-il de dire que, s'il avait été l'assassin de Lebois, il n'aurait pas été assez sot pour mettre la justice sur les traces de ce malheureux ; on lui répondait que c'était là un coup d'audace prouvant son habileté et l'étendue de son cynisme. L'opinion publique était partagée : les uns prétendaient que le jeune graveur était un de ces scélérats de caractère résolu, qui courent les chances d'un crime destiné à les enrichir avec le sang-froid d'un joueur cherchant à faire sauter la banque, tandis que les autres proclamaient énergiquement son innocence.

La pauvre maman Brard n'avait pu supporter ce coup terrible. Elle s'était alitée quatre jours après l'arrestation de Michel, et la semaine suivante elle avait été emportée par une méningite. Le deuil et la tristesse régnaient d'une façon absolue chez Mme Lebois. Depuis le retour de Delphine, un nouveau malheur frappait presque chaque jour les deux pauvres femmes. D'abord, la maison de nouveautés qui occupait Geneviève lui retira tout à coup ses commandes, sans vouloir

lui donner d'explications au sujet de cette mesure. Puis la fleuriste apprit, au moment où elle se disposait à retirer des fonds de la Compagnie des schistes grecs, que cette Compagnie venait d'être mise en faillite.

Ce fut le lendemain de ce jour néfaste que Mme Lebois et sa fille lurent, dans la chronique judiciaire de leur journal, que la culpabilité de Michel Renaud était à peu près démontrée, et que la chambre des mises en accusation venait de renvoyer le malheureux jeune homme devant la cour d'assises.

— Oh ! maman, quelle épouvantable injustice ! s'écria Delphine en se jetant, le visage baigné de larmes, au cou de sa mère. Non, non, mille fois non ! Michel n'a point commis le crime affreux qu'on lui reproche. C'était le meilleur ami de mon pauvre père, et, loin de l'assassiner, il aurait versé tout son sang pour le défendre.

— Je le crois, répliqua Geneviève, fort émue.

— Un pressentiment me dit que M. Courbin est l'auteur de tous nos maux. N'est-ce pas lui qui a odieusement calomnié Michel ?

La mort de Mme Brard achava de plonger Mme Lebois et Delphine dans un véritable désespoir. Tout s'écroulait autour d'elles. Les ressources que leur procuraient le travail venaient de disparaître ; leurs économies étaient englouties dans la faillite des schistes grecs, et Michel leur véritable ami, elles le comprenaient maintenant, allait, selon toutes les probabilités, être condamné pour expier un crime dont il était innocent. Enfin, la blessure de Perregaud achevait de miner leurs espérances. En moins d'une semaine, Mme Lebois qui avait contracté plusieurs petites dettes en déménageant, dépensa l'argent qui lui restait. Elle fut obligée d'avouer sa pénurie à sa fille.

— Puisque la fabrication des fleurs est arrêtée, je vais me mettre en campagne pour chercher de l'ouvrage dans des magasins de confections. J'espère réussir bientôt à en trouver. Courage, Delphine ; si nous devons succomber sous le poids de nos malheurs, nous n'aurons aucun reproche à nous adresser.

— C'est cela, mère, répliqua la jeune fille en relevant la tête avec énergie ; je serai digne de vous et de mon pauvre père, vous verrez...

— Nous ne connaissons probablement jamais son assassin, mais si je le découvrais, je crois que je ne laisserais pas à la justice le soin de le punir.

— Eloignez ces vilaines idées de votre esprit, et parlons de ce que nous allons faire.

— Ma chère enfant, je vais employer ma matinée à visiter les magasins de la rue du Bac, du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes. Si je ne trouve pas de besogne dans l'un de ces endroits, j'irai cette après-midi sur la rive droite.

— Et pendant ce temps-là, je resterai ici sans travailler ? reprit la jeune fille en branlant la tête.

— Non, Delphine, tu prendras ma petite broche et mes boucles d'oreilles et tu les porteras au bureau du mont-de-piété, qui est dans la chaussée, à cent pas de la maison.

— Pourquoi ne pas engager mon médaillon, répliqua la jeune fille.

— Parce qu'on ne te prêterait que 3 ou 4 francs sur cet objet, tandis qu'on te donnera au moins 10 francs de ma broche et de mes boucles d'oreilles. Tu achèteras ensuite quelques provisions et tu prépareras un petit déjeuner, ce qui est indispensable pour ne pas tomber malade de besoin.

Mme Lebois s'éloigna, après avoir dit à Delphine qu'elle serait certainement de retour à midi. La jeune fille fut obligée de s'armer de tout son courage pour pénétrer dans le bureau du mont-de-piété. C'était la première fois qu'elle entrait dans un établissement de ce genre, car, jusqu'à ce jour, il y avait toujours eu suffisamment d'argent à la maison pour faire face aux dépenses nécessaires. Delphine rougit jusqu'au blanc des yeux, lorsque l'employé lui dit d'un ton bref à travers le guichet : "On ne peut donner que 8 francs." Elle ramassa à la hâte son argent et la reconnaissance de son nantissement, puis



elle sortit de la maison, sans oser regarder les gens qui l'entouraient et qui se trouvaient dans la même condition qu'elle.

Sur le trottoir, de l'autre côté de la chaussée, la jeune fille aperçut Courbin, qui se promenait lentement, un cigare aux lèvres. Delphine ressentit un frisson de terreur, tant le souvenir de cet homme lui était devenu odieux, et elle hâta le pas pour échapper à son attention. Après avoir acheté quelques provisions, elle revint précipitamment chez elle.

— Pourquoi M. Courbin est-il dans ce quartier ? se demanda-t-elle. S'il avait l'audace de se présenter ici, que devrais je faire ?

Elle fut brusquement interrompue par un coup de sonnette.

— Ah ! mon Dieu ! c'est peut-être lui, murmura-t-elle. en portant la main sur son cœur, dont les battements soulevaient son fichu.

Elle hésita pendant un instant avant de se décider à aller ouvrir. On sonna de nouveau. La jeune fille ne put résister à ce second appel et elle ouvrit la porte.

— M. Courbin ! bégaya-t-elle en reculant.

C'était, en effet, l'architecte.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit-il à Mlle Lebois en s'efforçant de prendre un air aimable. je vous apporte de bonnes nouvelles.

Il referma la porte et fit plusieurs pas en avant de façon à forcer la jeune fille à rentrer dans la petite salle à manger.

— Je suis seule, répliqua cette dernière, qui tremblait de tous ses membres ; je vous prie de revenir quand ma mère sera à la maison.

— Si elle doit rentrer bientôt, je l'attendrai, dit Courbin en s'établissant sans façon sur une chaise.

— Mais, monsieur...

Delphine était comme sur des charbons ardents. La tentative d'assassinat dirigée contre Perregaud dans le voisinage du chalet était, à ses yeux et à ceux de sa mère, une preuve de l'existence d'un complot dressé contre elle ; complot qui avait échoué sans qu'elle sût pourquoi.

— Monsieur Courbin, notre famille vous doit de la reconnaissance, je le sais, mais vous avez été aussi la cause de quelques-uns de nos malheurs, reprit-elle.

— Ah ! ma chère Delphine, que me dites-vous là ?

— C'est à la suite de vos conseils que maman a placé toutes nos économies dans la Compagnie des schistes grecs.

— Et cette Compagnie a sombré. Que voulez-vous ; j'ignorais sa situation ; mais je prétends bien vous indemniser d'une partie de vos pertes.

— Merci, monsieur ; nous n'accepterons rien.

— C'est ce que nous verrons.

— Mais ce n'est pas tout, reprit la jeune fille, qui s'enhardissait ; ma mère a appris hier que c'est à votre instigation qu'on lui a refusé du travail dans le magasin où vous l'aviez vous-même recommandée ?

— C'est vrai, fit Courbin, après une légère hésitation ; ce magasin a une réputation détestable, et comme vous y êtes allée plusieurs fois avec Mme Lebois, j'ai craint pour votre honneur.

— Enfin, vous avez attribué à M. Michel Renaud, accusé injustement d'avoir assassiné mon pauvre père, des intrigues absolument fausses.

— Soit, laissons de côté M. Michel ; en ce moment, il doit avoir de plus graves préoccupations, fit Courbin en se levant.

L'expression du visage de cet homme était si singulière que Delphine, restée debout, recula jusqu'auprès de la fenêtre.

— Maintenant que vous avez entendu ma justification, permettez-moi de vous faire connaître le vrai motif de ma visite, dit l'architecte à voix basse. Vous m'inspirez plus que jamais la plus vive sympathie. Je souffre cruellement de la triste position dans laquelle vous vous trouvez.

— Monsieur...

— Oh ! n'essayez pas de nier. Je viens de vous voir sortir d'un lieu qu'on ne fréquente guère lorsqu'on est dans l'aisance.

— Qui vous dit que nous sommes dans la gêne ? répartit la jeune fille, dont les joues se couvrirent de rougeur.

— Ne vous blessez pas de mes paroles, ma chère Delphine, car je vous jure qu'elles sont dictées par un sincère intérêt. Voyons, soyez raisonnable et songez qu'il dépend de vous de procurer la paix et l'aisance à cette excellente madame Lebois, pour laquelle j'ai toujours ressenti la plus vive affection.

— Vous êtes donc bien riche, monsieur ? lui dit-elle en le regardant en face.

— Ces paroles troublèrent véritablement Courbin.

— Le bruit courait dernièrement qu'il ne vous restait rien de votre fortune, continua-t-elle. Vous avez sans doute trouvé l'occasion de vous en procurer une autre ?

Delphine ne songeait nullement à accuser l'architecte ; elle se servait de ces arguments pour l'humilier et le forcer à la retraite.

— Ah ! vous le prenez sur ce ton, reprit Courbin d'un air menaçant, eh bien ! vous employez de mauvais moyens, je vous le déclare.

— Taisez-vous et sortez, dit la jeune fille d'un ton impératif, sinon...

— Sinon quoi ?

Un coup de sonnette détendit tout à coup la situation. La jeune fille passa rapidement devant l'architecte ahuri et courut ouvrir la porte. Elle reconnut Perregaud. L'inspecteur de la sûreté était encore fort pâle, mais il paraissait complètement rétabli.

— Entrez, monsieur, lui dit vivement Delphine, rassuré par sa présence ; ma mère sera bien contente de vous voir.

Courbin ne connaissait pas l'agent, du moins, il ne l'avait jamais vu, excepté dimanche à Nogent ; mais il était alors si éloigné de lui, lorsque Follard le lui avait montré, qu'il n'avait même pu distinguer ses traits. Il parut fort contrarié de voir cet étran accueilli avec un si grand empressement par Delphine, et se décida à se retirer.

— Comment ! cet homme a eu l'audace de revenir chez vous ? dit Perregaud.

— Vous êtes guéri de votre affreuse blessure ; tant mieux ! nous avons souvent parlé de vous avec maman. Et l'on n'a pu découvrir votre assassin ?

L'inspecteur de la sûreté hocha la tête.

— C'est une besogne que je retiens pour moi, dit-il ; mais dans votre intérêt, dans celui de M. Michel Renaud, et aussi pour hâter le châtimement de l'assassin de votre père, racontez-moi en détail tout ce que vous avez remarqué chez Mme Hermance pendant la soirée passée dans son chalet, et dites-moi ensuite ce que vous avez fait depuis cette époque.

La jeune fille fit un récit exact de tout ce qu'elle savait, et elle avoua sans fausse honte, la situation critique dans laquelle elle se trouvait. Perregaud, qui s'était attaché à cette famille, cherchait les moyens de lui venir en aide, lorsque Mme Lebois entra.

## V

### LES VÊTEMENTS DE LÉBOIS

Le visage de Geneviève exprimait un grand trouble, et à la vue de l'inspecteur de la sûreté, elle s'écria précipitamment :

— Ah ! que je suis donc heureuse de vous voir ! Tout le long du chemin je me disais : Quel malheur que ce bon M. Perregaud soit malade ! Au lieu de me rendre à la police pour faire ma déclaration, c'est à lui que je dirais ce que je viens de découvrir.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda l'agent avec un vif intérêt.

— Quelque chose de bien extraordinaire ; mais avant tout laissez-moi vous faire part du plaisir que j'éprouve de vous voir rétabli. C'est donc fini, votre guérison est complète ?

— Je le crois.

— Et l'on n'a pas retrouvé le coquin qui vous a frappé ?

— Pas encore ; mais il ne perdra rien pour attendre. Permettez-moi de vous demander de quoi il était question lorsque vous êtes entrée.

—C'est juste. Je suis toute tremblante en y pensant. Vous connaissez bien le marchand de bric à brac établi dans la rue du Faubourg Saint-Jacques, quelques maisons avant d'arriver à la place ?

—Vous voulez parler de ce grand hangar où l'on voit toujours un assortiment de vieux coucoux en bois et d'horloges allemandes ?

—C'est cela.

—J'ai eu l'occasion de surveiller le père Jacob, qui tient cette espèce de capharnaüm, et je dois dire que, malgré la suspicion dont il est l'objet, je n'ai jamais rien remarqué de louche chez lui.

—Je ne sais pas si ce que je viens de voir est louche, reprit Geneviève ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai découvert dans son bazar les vêtements de mon pauvre Célestin.

L'inspecteur, qui s'était assis, se leva tout à coup comme s'il avait été poussé par un ressort, et Delphine vint se jeter au cou de sa mère.

—Ah ! maman, que dis-tu ? murmura-t-elle.

—Vous avez reconnu les vêtements de Lebois ? demanda Perregaud en regardant la fleuriste d'un air stupéfait.

—Oui ; et je vous assure que je ne me suis pas trompée. Par exemple, ils sont dans un mauvais état, on dirait qu'ils ont séjourné longtemps dans l'eau.

—Vous êtes bien sûre de ce que vous dites ?

—Tout à fait sûre. En ayant l'air de les examiner pour les acheter, j'ai retourné l'habit et j'ai aussitôt reconnu la grande poche en toile bleue, que mon pauvre Célestin m'avait fait mettre à gauche, en dedans, pour y placer son petit portefeuille, celui des billets de mille francs.

—Et qu'avez-vous dit au vieux Jacob ?

—Rien.

—A-t-il paru soupçonner quelque chose ?

—Non ; en examinant des habits dont la vue m'arrachait des larmes, j'avais l'air de regarder si je pouvais en tirer parti pour faire des vêtements à des gamins.

—Très bien !

—Et je me suis retirée en disant que cela ne pouvait me convenir, mais que je reviendrais pour chercher autre chose.

—Et ces vêtements sont restés en étalage ?

—Oh ! ils ne sont pas en étalage, ils sont tout bonnement jetés en paquet sur des vieilles chaises défoncées, placées à droite de la porte.

A la pâleur de Perregaud avait succédé une nuance pourpre qui lui couvrait le visage et les tempes ; ses yeux brillaient comme ceux d'un chasseur découvrant une grande retraite de gibier ; il sentit son cœur accélérer ses pulsations, et il dit à Mme Lebois et à Delphine :

—Vous avez été cruellement éprouvées et votre courage ne s'est pas affaibli un seul instant ; continuez à être fortes, et bientôt, je l'espère, de meilleurs jours viendront pour vous.

—Vous supposez donc encore que mon pauvre Célestin nous sera rendu ? dit Geneviève.

—Hélas ! cela me semble peu probable.

—Ah !

—Mais vous aurez, si les événements me favorisent un peu, la satisfaction d'assister au châtement d'un misérable, et celle plus grande encore de voir proclamer l'innocence de Michel Renaud.

—Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir soupçonné, murmura la jeune fille.

—Pauvre Michel ! fit Geneviève, nous avons bien mal reconnu son amitié et son dévouement ; mais de quel misérable voulez-vous parler ?

—Puis-je compter sur votre discrétion absolue ? demanda l'inspecteur de la sûreté à la mère et à la fille.

—Oui, monsieur Perregaud.

—Eh bien ! l'homme que je soupçonne d'avoir pris une part plus ou moins grande à l'assassinat de Lebois était ici lorsque je suis entré.

—Est-ce possible ! s'écria Delphine, dont les traits prirent une vive expression d'épouvante.

—Il y avait donc quelqu'un avec toi quand M. Perregaud est arrivé ? demanda Geneviève à sa fille.

—Oui, maman.

—Et c'était ?

—M. Courbin.

—Ah ! le brigand ! s'écria la fleuriste en levant les bras, et que venait-il encore faire ?

—Mlle Delphine vous l'apprendra, répondit l'agent ; mais je doute qu'il renouvelle cette démarche après la leçon que mademoiselle lui a infligée.

—Il fallait prendre un chenet et lui fendre le crâne lorsqu'il est entré. Eh bien ! maintenant que j'y songe, je ne suis pas étonnée de ce que vous venez de m'apprendre, monsieur Perregaud. Ce scélérat est notre mauvais génie.

—Plus bas ! Je n'ai encore que des doutes, et si je les faisais connaître, je compromettrais gravement le succès de mes recherches. N'oubliez pas la recommandation que je viens de vous faire. Ne dites à personne, à personne, entendez-vous bien, que M. Courbin est l'objet de vos soupçons.

—Nous vous le promettons.

—Mlle Delphine vous communiquera ce que je lui ai dit au sujet des événements qui se sont passés le jour où on a essayé de m'assassiner. Quant à moi, je n'ai pas un instant à perdre si je veux mettre la main sur les vêtements de Lebois. Au revoir et à bientôt. Soyez tranquilles ; maintenant que je suis debout, je vous tiendrai au courant de toutes les nouvelles de nature à vous intéresser.

Perregaud rentra chez lui et s'occupa immédiatement de se déguiser. Il se hâla le visage, se noircit les sourcils et se couvrit la tête d'une perruque noire dont les boucles mal peignées, lui descendaient sur le front et sur la nuque. Il prit ensuite un costume élimé, composé d'un pantalon de toile grise, sale et frangé dans le bas, et d'un bourgeron jadis bleu, sur lequel il mit un paletot marron, troué aux coudes et complètement déteint ; puis il se coiffa d'un feutre mou, sans couleur et sans forme, et sortit de chez lui, les mains dans les poches et un tronçon de cigare aux lèvres. L'inspecteur de la sûreté avait absolument le costume et la tournure d'un saltimbanque qui a quitté le maillet pour un instant. Lorsqu'il passa devant la loge de sa concierge, celle-ci lui dit en lui faisant un petit signe amical :

—Si quelqu'un vous reconnaît, M. Perregaud.

De son domicile au magasin du père Jacob la distance était courte, pourtant l'inspecteur de la sûreté rencontra plusieurs personnes de sa connaissance qui passèrent auprès de lui sans le remarquer.

—Allons, se dit-il, le vieux sera bien fin s'il soupçonne qui je suis.

Perregaud longea d'abord la façade de l'établissement de Jacob, puis il s'arrêta, jeta un regard indifférent sur les vieilleries qui étaient amoncelées auprès de la porte et finit par soulever une loque brune avec le bout du pied.

—Hum ! fit-il dédaigneusement, je croyais que c'était quelque chose.

—Vous ne vous trompiez pas, repartit le brocanteur en intervenant ; on peut encore trouver là-dedans de quoi faire un bon petit pantalon à un gamin.

—C'est possible, mais je voudrais autre chose.

Perregaud regarda autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent sur le costume de Lebois, qu'il avait tout d'abord remarqué en entrant.

—Ah ! ceci fera sans doute beaucoup mieux votre affaire, dit Jacob en étalant l'habit, le gilet et le pantalon du garçon de recettes sur une vieille commode ; mais c'est cher.

—Oh ! cher.

—Certainement, ça vient d'une administration qui a fait faillite il y a peu de temps, j'ai eu ça à la vente. Aussi je pourrai vous faire des prix doux.

—Dites donc, patron, il me semble qu'on n'était pas très soigneux dans cette administration-là.

—Pourquoi ?

—Tenez, le collet de l'habit est tout déchiré ; il en manque même la moitié.

—Ce n'est rien, votre femme recoudra un morceau que je vais vous donner, en moins de cinq minutes. Ce sera ensuite aussi bon que du neuf.

—Tiens, tiens, on a enlevé les boutons.

—Peuh ! il en manquait la moitié, et puis, des boutons, on n'en parle plus.

—Enfin, combien voulez-vous de ces loques ?

—Dites donc, vous, les loques, il me semble que vous êtes bien difficile pour un "artiste" forain. Vous êtes artiste, hein ? J'ai deviné ça tout de suite en vous voyant.

—Pédicure breveté de Sa Majesté le public qui a des cors aux pieds, répondit Perregaud avec aplomb.

—Ça doit rapporter, et comme vous avez l'air d'un franc camariluche...A propos, vous prenez tout ?

—Oui, tout.

—Eh bien ! je ne m'en dédis pas, vous mettrez quinze francs et vous emporterez les frusques. Puisque je suis en train de me ruiner, j'aime mieux que vous en profitiez qu'un autre.

—Quinze francs, ça me semble salé.

—Allons donc.

—Vrai, vous voulez trop gagner avec moi. Vous n'avez pas payé le tout plus de cent sous ?

—Oh ! si on peut !... dit Jacob en levant les bras et les yeux au ciel.

—Ne cherchez pas à me mettre dedans, car je connais les mariniers qui vous ont vendu ça.

—Avez-vous fini ?

—La preuve, c'est que ces frusques proviennent d'un machabée ; elles ont séjourné longtemps dans l'eau, on le voit tout de suite.

En entendant ces mots, le brocanteur se mordit les lèvres et jeta un regard de méfiance sur l'agent.

—Moi j'ignore d'où cela vient, dit-il ; enfin pour faire une affaire avec vous, je diminuerai trois francs. Allons, donnez-moi douze francs et emportez le paquet.

—Hum ! je ne discute pas le prix.

—En ce cas, passez-moi de la monnaie.

—Un instant, quoique pédicure breveté, j'ai parfois des scrupules, dit Perregaud en jetant un regard assuré sur le bonhomme ; vous m'avez d'abord dit que ces vêtements provenaient d'une vente publique ?

Jacob rougit sous la triple couche de crasse qui lui couvrait la peau.

—Propos de marchand, répliqua-t-il ; voilà les objets, à vous de les prendre ou de les laisser.

—Je veux les prendre, mais je veux savoir d'où ils viennent, dit l'inspecteur de la sûreté d'un ton bref.

Jacob lança un regard de colère à ce dernier. Il ramassa les vêtements, les roula en paquet et les jeta derrière un vieux canapé sans prononcer une parole. Puis il tourna le dos à l'agent, alla sur la porte de son magasin et se mit à siffler en regardant dans la rue.

—Ah ! vieux coquin, c'est ainsi que tu agis, se dit Perregaud ; eh bien ! je vais rabaïsser ta morgue.

Il s'avança vers le brocanteur, lui toucha le bras pour le forcer à se tourner de son côté et lui dit d'un ton sévère :

—M. Abraham Muller, dit Jacob, je vous somme de me dire à l'instant d'où proviennent ces vêtements, qui ont été pris sur le cadavre d'un homme assassiné, sans quoi je les saisis et j'appelle deux gardiens de la paix pour s'assurer de votre personne.

Le brocanteur fit un soubresaut.

—Vous êtes donc de la police ? demanda-t-il d'une voix altérée par la peur.

—Oui, monsieur, et tout disposé à vous servir.

—Merci. Il fallait parler tout de suite, je n'aurais pas refusé de vous donner des explications.

—Il n'y a pas de temps perdu ; je vous écoute.

—Si on a commis un crime, je n'y suis pour rien. Ces effets

m'ont été apportés par un nommé Louis Garet de Gennevilliers. C'est un tireur de sable qui passe la moitié de son temps sur la Seine avec sa barque. Il paraît qu'il a trouvé ça au fond de l'eau, avec un paquet plein de morceaux de calicot pardessus le marché et je vais vous le montrer.

—Avez-vous inscrit cet achat sur votre livre de police ?

—J'ai oublié, bégaya Jacob ; du reste ça n'en valait pas la peine.

—C'est ce que nous verrons ; d'abord, je vais vous faire connaître ma qualité.

—Inutile ; maintenant je vous remets, vous êtes monsieur l'inspecteur Perregaud.

—Alors je saisis ces effets, et je prévenirai tout à l'heure le chef de la sûreté de l'infraction que vous avez commise.

—Oh ! ne me mettez pas dans la peine, monsieur Perregaud, et s'il faut faire un petit sacrifice pour vous contenter...

—Assez ! n'aggravez pas votre situation.

—Cependant...

L'inspecteur de la sûreté prit une voiture de place et transporta les objets saisis à la préfecture de police. On s'occupait tout d'abord de rapprocher de l'habit de Lebois le morceau découvert par Michel Renaud, rue de la Pérouse. Aucun doute n'était possible, ce fragment de drap avait été enlevé violemment du collet de l'habit du garçon de recettes. Le même jour, Perregaud se rendit à Gennevilliers afin d'interroger l'homme qui avait vendu les vêtements au père Jacob. Le tireur de sable ne put donner aucun renseignement utile. En sondant la Seine, entre Epinay et Argenteuil, il avait ramené les deux paquets, et au lieu de les déposer à la mairie, ce qui ne lui eût rien rapporté, il avait préféré les venir vendre à Paris. Appelé à donner des explications sur la découverte des vêtements de Lebois, Michel renouvela plus énergiquement encore ses protestations d'innocence, et lorsqu'on le reconduisit en prison, le juge d'instruction dit à son greffier : —Cet homme est bien fort.

On croyait à la culpabilité du graveur ; cependant on n'était point convaincu qu'il eût pris une part active à l'assassinat de Lebois. On commençait à supposer que le crime avait été accompli par plusieurs individus auxquels le jeune homme avait donné des indications. Afin de chercher à découvrir les moyens employés pour pénétrer sans effraction dans l'hôtel de la rue de la Pérouse, on avait interrogé le concierge chargé de la garde de l'immeuble. Il n'avait pu donner aucune explication satisfaisante ; il s'était borné à répondre que cet hôtel appartenait à un Mexicain, nommé Alvarez, qui avait quitté Paris depuis six mois. M. Alvarez s'était-il rendu à Constantinople, comme il en avait exprimé plusieurs fois le désir, ou était-il retourné en Amérique ? Il l'ignorait. Seulement, il déclara que cet homme lui avait laissé un chèque de dix mille francs sur la Société générale pour payer les impôts de l'hôtel. En faisant part à ses chefs de la découverte des vêtements de Lebois, Perregaud n'avait pas parlé de la campagne qu'il avait entreprise contre Courbin. Il voulait se donner la satisfaction de livrer d'un seul coup à la justice son assassin et celui du garçon de recettes. Mais il comptait sans Follard. Celui-ci ne l'avait pas perdu de vue un seul instant pendant sa maladie, et il l'avait suivi lorsqu'il s'était rendu chez Mme Lebois. En apprenant qu'il s'était trouvé en face de Perregaud dans la maison de la fleuriste, Courbin éprouva un grand trouble. Delphine aurait pu le faire arrêter séance tenante. Une fois entre les mains de la justice, nul n'eût pu prévoir ce qui serait arrivé.

—Cet agent est vraiment ma bête noire, dit l'architecte à Follard, on ne pourra donc pas m'en débarrasser ?

—Par des mesures violentes, ce serait difficile. Ce vieil imbécile de l'Ablette a usé notre chance ; maintenant Perregaud prend ses précautions pour ne plus se laisser surprendre.

—Peut-on être aussi maladroit ! Il n'y a de besogne réellement bonne que celle qu'on fait soi-même, répliqua Courbin en hochant la tête.

—Eh bien ! mettez-vous aux troussees de notre homme et ne le manquez pas.

—Ce serait le plus sûr moyen de l'envoyer à tout jamais au diable.

—Ou plutôt de tomber entre les mains de la justice. Croyez-moi, biaisons ; d'après ce que j'ai entendu dire au palais, Perregaud est soupçonné de se livrer, on ne sait dans quel but, à des intrigues particulièrement. Ses voyages à Nogent ont été remarqués, grâce aux avis anonymes que j'ai fait parvenir au chef de la sûreté, et la tentative d'assassinat dont il a été l'objet a fait ouvrir les yeux sur ses mystérieuses allures. En attendant, il vous donne la chasse avec un acharnement implacable, et il espère produire un grand éclat s'il parvient à vous démasquer.

—Hum ! vous n'êtes pas parlementaire, fit Courbin d'un ton rogue.

—Croyez-vous que le juge d'instruction le sçait plus que moi, s'il savait que l'assassin de Lebois n'est pas Michel Renaud, mais bien...

—Cela suffit, interrompit l'architecte. Enfin, vous avez combiné un nouveau plan pour faire échouer ses manœuvres ?

—Oui, je pourrai assurer votre sécurité.

—Dites notre sécurité, vous serez beaucoup plus dans le vrai, reprit Courbin.

—Je ne chicanerai point. Mais nous n'en resterons pas moins pauvres. Après la déplorable opération que vous avez faite, mes cent cinquante mille francs sont flambés.

—Et tout ce que je possédais est englouti, dit l'architecte ; c'était bien la peine de préparer avec tant de soin une affaire.

—Il fallait prendre de meilleurs renseignements avant de vous engager.

—Ah ! c'est trop fort ! s'écria Courbin exaspéré ; n'est-ce pas vous qui m'avez présenté ce gredin de Frelet, votre ami, comme étant un honnête homme.

—Il l'avait été jusqu'au moment où vous lui avez confié vos fonds. Il ne faut tenter personne, pas plus le bon Dieu que le diable, vous en savez quelque chose.

—C'est égal, je ne me pardonnerai jamais l'imprudence que j'ai commise. Perdre aussi sottement trente mille livres de rente, je devrais me brûler la cervelle après avoir fait un tel coup.

—Vous serez toujours libre d'en arriver là, mais auparavant, rien ne vous empêche de tenter de nouveau la fortune.

—Que voulez-vous dire ? demanda vivement Courbin en interrogeant du regard la physionomie du mari de Mme Pranzin.

—Vous avez de l'audace, de l'habileté, du sang-froid ; vous l'avez bien prouvé dans l'affaire de Lebois.

—Ensuite !

—Vous sentiriez-vous de force à faire une petite expédition dont le succès nous procurerait une somme de trois ou quatre millions à partager entre nous deux ?

Les yeux de Courbin s'écarquillèrent démesurément, et il bégaya :

—Quatre millions, à partager entre nous deux. C'est une plaisanterie ?

—Il dépend de vous de la transformer en réalité.

—Parlez, parlez, Follard, et quels que soient les risques à courir, soyez sûr que je ne reculerai pas.

—A la bonne heure ! je reconnais dans vos allures l'homme énergique qui a assommé le sieur Lebois.

Tout à coup, la physionomie de l'architecte exprima une vive anxiété.

—Ce que vous me dites n'est pas sérieux, reprit-il. Si vous connaissiez le moyen de vous approprier quatre millions, vous ne me proposeriez pas de les partager.

—Entendons-nous. J'ai absolument besoin de votre aide pour réussir dans l'entreprise, c'est ce qui vous explique ma générosité. Je suis apte à échafauder passablement une intrigue, mais je n'ai pas l'énergie nécessaire pour porter des coups décisifs.

—C'est pour cela que vous avez employé ce vieil animal de passeur dans l'embuscade du visduc, dit Courbin en haussant les épaules ; poule mouillée que vous êtes !

—Vous pourriez vous tromper sur mon compte ; l'attaque brutale me répugne, je l'avoue, mais lorsque je suis engagé dans une affaire, je ne recule pas. Enfin, oui ou non, voulez-vous écouter mes propositions ?

Jusqu'au moment où il s'était trouvé dans la nécessité de commettre un faux, pour se mettre à l'abri des poursuites que n'oussent pas manqué d'exercer contre lui les administrateurs de la Société lutécienne, s'il n'avait pu rembourser les cinquante mille francs que le secrétaire général lui avait remis à Lyon, Courbin ne s'était point encore hasardé à franchir les frontières du code pénal, du moins en apparence. Maintenant il était "affranchi," selon l'expression des coquins, et un crime de plus lui importait fort peu. Il méprisait profondément Follard comme homme d'action, mais il savait apprécier la sagesse et la prudence de ses conseils et il ne lui en voulait pas trop de l'avoir engagé dans la désastreuse affaire où il avait perdu sa fortune, ou plutôt l'argent volé à Lebois. Répondant à Follard, qui le mettait en demeure de se prononcer, il lui dit d'un ton bref :

—Si l'opération est bonne, comptez sur moi.

—Nous jouerons une grosse partie, répliqua le mari de Mme Pranzin, car pour ne pas attirer les soupçons, nous devons rester à Paris.

—Diable !

—Rien n'est plus inquiétant que la fuite, surtout après avoir fait de l'éclat ; avec ces gueuses de lois sur l'extradition, les honnêtes gens ne sont en sûreté nulle part.

—Soit, on demeurera à Paris ; mais hâtez-vous de parler, je suis impatient de connaître cette merveilleuse affaire.

—Vous connaissez le bonhomme Chamourac, le banquier des gens des Halles ?

—Ah ! oui, ce vieux gredin qui a établi son ancre rue du Jour, afin de laisser croire à ses infortunés clients qu'il opère en pleine lumière.

—Je sais qu'il vous a un peu étrillé.

—Dites qu'il m'a odieusement volé ; mais si jamais il me tombe sous la main...

L'architecte acheva sa phrase par un geste significatif.

—Vous vous vengerez ?

—Certes !

—Eh bien ! profitez de l'occasion.

—Expliquez-vous.

—C'est lui qui a nos quatre millions.

—Ah !

—Il ne s'agit que d'avoir du nerf pour rentrer dans nos fonds, ajouta Follard à voix basse.

Les traits de Courbin prirent une effrayante expression de férocité.

—Et c'est Léonine qui nous le livrera ? demanda-t-il en touchant le bras de l'agent.

—Elle-même.

—Elle nous introduira dans le repaire du vieux ?

—Non ; ce serait du reste compliquer sans nécessité l'opération. Mme Pranzin attirera Chamourac dans un lieu sûr, que nous aurons choisi avec soin, et une fois arrivé là, nous l'enverrons doucement rejoindre les usuriers ses aïeux.

—Je comprends.

—Lorsque nous tiendrons ses clefs, nous nous emparerons de tous les titres au porteur et de tout l'argent que contient sa caisse, et il y en a pour plus de quatre millions, car le vieux filou n'envoie rien dans les banques.

—Quatre millions ! répéta Courbin, dont les narines se gonflèrent comme celles d'un chien de chasse éventant une piste. Mais j'y songe, jamais nous ne parviendrons à forcer le coffre-fort sans attirer l'attention des voisins ?

—Assurément ; aussi Léonine a-t-elle eu soin de découvrir le mot ; elle a employé plus de six mois à cette besogne, dans laquelle elle a fait preuve d'une intelligence supérieure.

Le lendemain du jour où les deux fieffés coquins s'étaient entendus pour attirer Chamourac dans un guet-apens, Courbin apprit avec stupéfaction la découverte des vêtements de

Lebois au fond de la Seine, entre Epinay et Argenteuil. Comment cela pouvait-il se faire ? A la rigueur, il comprenait que le paquet de linges ensanglantés eût été entraîné par le courant jusqu'à Epinay, mais il avait fallu repêcher Lebois et le déshabiller. Qui avait fait cela ? Malgré son audace et l'énergie de son caractère, l'architecte fut effrayé par ce mystère. Si le garçon de recettes n'était pas mort ? On avait vu des choses aussi extraordinaires.

Courbin sentit l'épouvante l'envahir. Jusqu'à ce jour, il n'avait pas eu de craintes sérieuses ; on ne pouvait fournir aucune preuve contre lui, et du reste personne ne songeait à l'accuser. Il redoutait bien la perspicacité et l'infatigable persévérance de Perregaud, mais il se sentait de taille à lui tenir tête, et au besoin à le confondre. La découverte des vêtements de Lebois à plus de vingt kilomètres du lieu où il avait fait jeter le corps de sa victime dans la Seine bouleversait complètement ses idées. Vainement il se creusait l'esprit pour s'expliquer ce fait bizarre. Pourtant, à force de réfléchir à cela, il finit par se rapprocher de la vérité.

— Quelque maraudeur nocturne, un écumeur des bords de la Seine, aura repêché Lebois, se dit-il, et tout joyeux de trouver cinq mille francs dans sa sacoche, il se sera approprié l'argent sans rien dire. Oui, mais pourquoi a-t-il eu l'idée de déshabiller le cadavre ?

Voilà ce que Courbin ne put s'expliquer d'une façon satisfaisante. Après avoir longtemps songé à cette affaire, il se dit que décidément Paris ne lui offrait aucune sécurité. Alors il prit la résolution de quitter la France, en cherchant à enlever Delphine, si l'entreprise de Follard réussissait. Dans le cas contraire, il attendrait les événements avec calme, se promettant de vendre chèrement sa vie si on tentait de l'arrêter.

## VI

## MORT D'UN USURIER

Tous les sondages faits dans la Seine, entre Saint Denis et Argenteuil, pour essayer de retrouver le corps de Lebois, ne produisirent d'autre résultat que de ramener à la surface de l'eau des fragments de cadavres immergés depuis plusieurs années. La découverte des vêtements du malheureux garçon de recettes, qui devait faciliter l'instruction, ne changea, en réalité, rien à la position de Michel Renaud, et déjà l'on parlait au palais de l'époque où il serait traduit devant la cour d'assises.

Au lieu de s'améliorer, la situation de Mme Lebois et de sa fille empirait chaque jour. Lorsqu'elles se présentaient dans un magasin pour y demander du travail, on les accueillait d'abord avec empressement en les engageant à revenir. Mais le lendemain les dispositions bienveillantes qu'on leur avait montrées s'étaient complètement transformées, et on les éconduisait d'une façon brutale. Perregaud lui-même semblait découragé. Dans l'impossibilité où il se trouvait de venir en aide à Geneviève et à sa fille, il n'allait plus les visiter. A la préfecture de police, on lui avait signifié qu'il n'eût plus à s'occuper de l'affaire Lebois, dont l'instruction était terminée.

Ce fut en ce moment que le bruit de l'assassinat de l'escompteur Chamourac et du pillage de sa maison se répandait dans Paris et y produisait une espèce d'épouvante.

Vers le milieu de la vieille rue de la Clef, située dans le quartier du Jardin des Plantes, existe une entreprise de déménagements bien connue des habitants de la rive gauche. Cet établissement a une vaste remise, ou plutôt un grand hangar à demi délabré dans lequel on abrite les voitures dont on ne se sert qu'à l'époque des termes. Ces voitures sont donc laissées dans un état à peu près complet d'abandon pendant plus de deux mois, et elles ne sont visitées que par les chats en quête d'aventures nocturnes.

Or, un matin, un des charretiers attachés à l'établissement fut fort étonné de voir son chien, un affreux roquet, bâtard de la race carline, se mettre en arrêt derrière une vieille guim-

barde, releguée dans un coin obscur du hangar, et aboyer d'un ton lamentable. Le charretier était brutal. Après avoir ordonné à son chien de se taire et de le suivre, il envoya rouler l'animal à quatre ou cinq pas d'un coup de pied dans le flanc. Le chien poussa un cri de douleur, puis il se releva et courut reprendre sa place auprès de la voiture en redoublant ses aboiements. Son maître, furieux, saisit son fouet et il allait le rouer de coups, quand le patron de l'établissement, attiré par le bruit, sortit de son bureau et s'informa de ce qui se passait.

— Ne frappez pas votre chien, dit-il ensuite au charretier, et visitez cette voiture, afin de savoir pour quoi cet animal aboie contre elle avec une telle persistance.

Le charretier escalada la voiture en maugréant, puis il ouvrit les rideaux de cuir placés à l'arrière, et s'écria tout à coup en se serrant le nez :

— Oh ! comme ça empesto !

— C'est quelque animal qui se sera retiré là pour mourir, répliqua le maître de l'établissement.

— Alors, il est de taille, reprit le charretier en pénétrant dans la voiture.

Pendant ce temps, le chien s'élançait contre le véhicule en poussant des gémissements lamentables.

— Mais c'est un homme mort qui est là-dedans, fit le charretier en sautant à terre.

— Un homme mort... vous êtes fou.

— Nenni, dà ; il est lié dans un sac, et l'un de ses bras passe par une fente.

En moins de cinq minutes, une vingtaine de personnes furent rassemblées autour de la voiture. Le commissaire de police du quartier fut aussitôt prévenu, et, en son absence, son secrétaire se rendit sur les lieux avec deux agents et deux gardiens de la paix. Le secrétaire du commissaire escalada la voiture et reconnut que le sac signalé par le charretier contenait le cadavre entièrement nu d'un vieillard âgé d'environ soixante-dix ans. Ce malheureux avait été assassiné ; aucun doute n'était possible à cet égard. Le crâne avait été brisé par un coup terrible porté derrière la nuque, et on avait ensuite enfoncé une lame aiguë entre les épaules de la victime. Un médecin, appelé immédiatement, déclara que la mort du vieillard devait remonter à cinq ou six jours.

Cette sinistre découverte produisit une profonde sensation dans tout Paris, et fit oublier pour le moment l'assassinat mystérieux du garçon de recettes. Les reporters de tous les journaux affluèrent pendant deux jours dans les bureaux de l'entrepreneur de déménagements, et s'efforcèrent sans grand succès, de satisfaire la curiosité du public. Le cadavre fut transporté à la Morgue, où la foule se porta aussitôt ; mais les assassins l'avaient défiguré à l'aide de vitriol et ses traits étaient absolument méconnaissables. Il est probable qu'on n'aurait jamais découvert l'identité de ce malheureux si la police n'avait pas été mise sur ses traces par le bruit de la disparition de l'escompteur Chamourac.

Ce vieillard vivait absolument seul. Dans la crainte d'être volé, il faisait lui-même son ménage. Son appartement était du reste fort élémentaire, il se composait d'une grande chambre communiquant avec son bureau, et d'une petite cuisine dans laquelle il préparait chaque soir les maigres aliments qui l'empêchaient de mourir de faim. Chamourac vivait comme un anachorète et ne prenait jamais de distraction. Il n'avait pas d'amis, et il refusait absolument l'entrée de sa maison à deux cousins éloignés composant toute sa parenté.

Chamourac possédait au Plant de Chamapigny une petite maison de campagne dans laquelle il se rendait chaque samedi pendant l'été. Quand ce n'était pas le moment des grandes échéances, c'est-à-dire le milieu ou la fin du mois, il y demeurait habituellement jusqu'au mardi. Là, comme à Paris, il n'avait point de domestiques, et les gens du pays, avec lesquels il n'entraît jamais en relations, le regardaient comme un vieux ours tout à fait insociable.

Or, Chamourac, parti de Paris par le dernier train du

samedi, n'était pas rentré chez lui le mercredi au soir. Malgré le peu d'intérêt qu'il inspirait à ses voisins, ceux-ci s'étonnèrent de voir ses bureaux fermés. Interrogé à ce sujet, le concierge ne put donner aucune explication. La journée s'écoula ainsi. Mais le lendemain, on commença à s'inquiéter sérieusement de l'absence prolongée du vieillard. Informé de ce qui se passait, le commissaire de police envoya un agent à Plant de Champigny. Chamourac n'y était point venu.

Alors on ouvrit sa porte, on pénétra dans son bureau et dans sa chambre, on explora minutieusement le local, mais on ne recueillit aucun indice de nature à faire deviner ce que

de Chamourac, malgré le soin qu'avait pris son assassin de le défigurer en lui brûlant le visage avec du vitriol. L'escompteur avait une grosse loupe, ressemblant à un goitre, qui était connu de tout le monde ; aussi son identité fut-elle établie séance tenante.

La première préoccupation de la justice, lorsqu'elle veut découvrir un coupable, est de savoir à qui le crime a profité. En cette circonstance, elle pensa naturellement que les deux cousins de Chamourac pouvaient ne pas être étrangers à sa mort. Ils étaient relativement pauvres ; l'un d'eux exerçait la profession de brocanteur rue de Charenton, et l'autre conduisait



— Je connais cette histoire, elle est fort triste. (Page 118)

le vieillard était devenu. Tout était en ordre chez lui. Les meubles étaient fermés et les serrures intactes. D'une solidité à toute épreuve, le coffre-fort ne put être ouvert, et l'on se décida à attendre les événements pour le faire briser, s'il devenait nécessaire de vérifier son contenu. Un gardien, nommé par le commissaire, s'établit dans le domicile de Chamourac, puis deux jours s'écoulèrent encore sans qu'on entendit parler de lui.

La découverte du cadavre caché dans une voiture de démenagement jeta tout à coup une lueur sinistre sur la disparition de l'escompteur. Plusieurs habitants de la maison accompagnèrent le concierge à la Morgue, et dès le premier instant, ils reconnurent le corps exposé sur les dalles pour être celui

une voiture de place qui lui appartenait. Ils étaient les seuls héritiers du vieil escompteur, et si ce dernier n'avait pas fait testament pour les priver de sa succession, sa mort les mettait à la tête d'une fortune presque princière. Tandis que les ouvriers serruriers enfonçaient le coffre-fort, des agents se transportèrent au domicile des deux cousins et prirent, en secret, de minutieux renseignements sur leur compte. Ces hommes n'étaient pas de mauvais sujets ; mais leur caractère un peu brutal leur avait fait des ennemis, qui s'empressèrent charitablement de les présenter aux agents comme des gens capables de tout. Interrogés sur l'emploi de leur temps pendant la soirée de samedi, moment de la disparition de Chamourac, ils hésitèrent

pour répondre. Ainsi pris à l'improviste, leur mémoire fut en défaut. Ils revinrent bientôt sur leurs premières déclarations ; puis, intimidés par la sévérité du magistrat devant lequel ils comparaissaient, ils se coupèrent, et en fin de compte, ils furent arrêtés.

On trouva dans le coffre-fort des actes de propriété et une assez grande quantité d'actions nominatives, mais point d'argent ni de titres au porteur. Or, chacun disait que la caisse de Chamourac devait contenir des sommes immenses. On rechercha alors ses livres pour se renseigner, mais il fut impossible de les découvrir. On ne retrouva qu'un petit carnet graisseux, couvert d'hiéroglyphes indéchiffrables, sur lequel le vieux banquier inscrivait ses opérations au fur et à mesure qu'il les faisait. Ce carnet ne prouvait qu'une chose, c'est que Chamourac devait avoir des sommes considérables dans son coffre-fort au moment de sa disparition.

Tandis que la justice redoublait d'efforts pour chercher à découvrir l'assassin du vieillard, car un second interrogatoire et de minutieuses perquisitions avaient démontré l'innocence des deux cousins, les vrais coupables, c'est-à-dire Courbin et Follard, en proie à de poignantes anxiétés, attendaient que l'émotion causée par ce tragique événement fût un peu apaisée pour se montrer dans les lieux publics. Ils se croyaient absolument sûrs de l'impunité, car ils avaient agi avec une audace et une prudence qu'ussent admirées les criminels célèbres ; néanmoins ils redoutaient les indiscretions du hasard.

— Il faut avoir le courage de vivre en anachorètes auprès de nos millions, dit Courbin à son complice, lorsqu'il apprit la mise en liberté des deux cousins de Chamourac. Je suis pres que certain que nous sommes l'objet de la surveillance occulte de Perregaud. Malgré les ordres de ses chefs, ce gremlin n'a pas renoncé à ses mauvais desseins à notre égard, et tout en cherchant à découvrir le meurtrier de Lebris, il pourrait bien mettre la main sur les assassins de l'usurier.

— Je suis de votre avis, il faut se méfier de cette vipère, répliqua l'élégant Follard, qui portait ce jour-là un costume déplorablement négligé ; mais ce n'est pas une raison pour nous effrayer outre mesure. A la préfecture, Perregaud est plus que jamais en mauvaise odour, et il se pourrait qu'on le révoquât sans le prévenir. D'un autre côté, je sais, par l'homme chargé de le surveiller, qu'il bat la campagne depuis quelque temps sans obtenir le moindre résultat. Je craignais qu'il ne se mit à la recherche du père l'Ablette, qui aurait pu se laisser circonvenir par ses insidieuses manœuvres ; mais il paraît avoir renoncé à s'occuper de ce vieil idiot.

— Recommandez surtout à Mme Pranzin de rester chez elle et de s'habiller le plus simplement possible. Il faut laisser passer la bourrasque, et dans quelques semaines, nous pourrions jouir paisiblement du fruit de nos labeurs.

— Moi, d'abord, je veux me faire bâtir une jolie villa à Trouville. La société des gens distingués m'attire irrésistiblement et j'ai en horreur la populace, fit le digne Follard en rajustant les pointes de sa cravate. Je souffre de sortir habillé comme un contre-maître d'usine, et je suis impatient de me montrer dans un vêtement coupé par Dusautoy.

— Votre frivolité vous perdra, je vous le prédis.

Courbin et Follard s'entretenaient à voix basse dans le cabinet de l'architecte, lorsqu'un coup de sonnette interrompit leur conversation.

— C'est un facteur de la poste qui veut parler à monsieur, dit Jeannette en entr'ouvrant la porte.

— Un facteur, que me veut-il ?

— Il a dit, comme ça, qu'il avait une lettre pour vous ; il n'a pas voulu me la donner.

Courbin et l'agent échangèrent des regards exprimant une assez vive inquiétude. Pourquoi l'annonce de l'entrée d'un facteur les inquiétait-elle ? Ils n'auraient pu le dire : mais comme tous les hommes dont la conscience n'est pas nette, ils s'effrayaient des plus puérils incidents.

— Faites venir cet homme, dit l'architecte à Jeannette.

Le facteur entra aussitôt. Il était tout à la fois timide et souriant.

— Voici une lettre chargée qui est pour vous, monsieur, dit-il ; mais l'adresse est singulière.

Courbin prit la lettre et lut l'inscription suivante : " Monsieur Jacques Courbin, architecte, dit Louis Thénard, rue de Rome, 250, Paris."

En achevant la lecture de cette adresse, l'architecte devint horriblement pâle : il se mit à trembler et balbutia d'une voix profondément altérée :

— Cette lettre n'est pas pour moi.

— Pourtant vous vous nommez bien M. Jacques Courbin ? dit le facteur.

— C'est vrai, mais je n'ai jamais entendu parler de Louis Thénard. C'est une mauvaise plaisanterie qu'on veut me faire.

— Alors vous la refusez ?

— Certainement.

— Bien, monsieur.

Le facteur prit sa plume, puis traça deux ou trois mots sur le revers de l'enveloppe et se retira en jetant un long regard sur Courbin, qui tremblait de tous ses membres. A peine le facteur fut-il sorti du cabinet, que Follard dit, en faisant un geste de mécontentement :

— Vous avez commis une grande imprudence en refusant de recevoir cette lettre.

— Si je l'avais prise, je reconnaissais que je me suis servi du pseudonyme de Louis Thénard, autant aurait valu tendre les poignets aux agents.

— Mais on l'ouvrira ?

— C'est vrai.

— Son contenu est peut-être plus dangereux encore pour nous que sa réception...

— Follard, je pressens une catastrophe, mais je vous déclare qu'on ne m'aura pas vivant.

— Rien n'est encore désespéré, reprit l'agent. Il est certain qu'on vous soupçonne tout au moins d'avoir négocié les titres au porteur trouvés dans le coffre de Chamourac. Mais des soupçons ne sont pas des preuves ; vous étiez si bien déguisé que personne ne vous reconnaîtra.

En sortant de la maison de Courbin, le facteur fut suivi par un homme portant le costume de charbonnier, qui l'accosta à une trentaine de pas plus loin.

— Ah ! c'est vous, lui dit le facteur ; eh bien ! j'ai vu le monsieur.

— Il a pris la lettre ?

— Non.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il est devenu tout pâle, puis il s'est mis à trembler.

— Ah !

— Enfin, il a prétendu qu'on lui faisait une mauvaise plaisanterie.

— C'est tout ?

— Oui ; je n'avais plus qu'à sortir et c'est ce que j'ai fait.

— Je vous remercie de m'avoir donné ces renseignements. Je vous l'ai dit, il s'agit d'une affaire de service très grave.

— Dès le moment où vous m'avez fait voir votre carte d'inspecteur de la sûreté, je n'ai pas hésité à me mettre à votre disposition, d'autant plus que vous saviez que j'étais porteur de cette lettre.

— C'est moi qui l'ai envoyée.

— Oui, mais vous savez que je n'ai pas le droit de vous la rendre.

— Parfaitement ; du reste, elle ne contient que du papier blanc. Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un léger rafraîchissement ?

— A la condition que nous ne nous arrêterons pas.

— Entendu.

Cinq minutes après, Perregaud, car c'était lui, donna une vigoureuse poignée de main au facteur, et revint à petits pas à la gare Saint-Lazare, où il était de service.

— Voilà un nouveau jalon planté, se dit-il, ce doit être ce monsieur qui a accompli cette prouesse. Quel coup de filet

magnifique si je pinçais en même temps l'assassin de Lebois et celui de l'escompteur ! Outre le plaisir de faire rendre la liberté à un brave garçon et d'améliorer la situation de deux femmes, dignes de tous les respects, j'aurais beaucoup de chances d'être nommé officier de paix.

Je laisserai l'inspecteur de la sûreté songer aux moyens à employer pour hâter la réalisation de ses vœux, et j'apprendrai aux lecteurs comment Courbin et son complice Follard s'y étaient pris pour attirer le malheureux Chamourac dans le guet-apens où il avait trouvé la mort.

L'agent auxiliaire avait échafaudé son guet-apens avec une habileté remarquable. Tout était prêt, non seulement pour assommer le vieil escompteur sans bruit, mais bien encore pour faire disparaître son cadavre. A sept heures du soir, il sortit de chez lui.

On monta dans un coupé, et le cocher reçut l'ordre de se rendre, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, devant l'hôpital de la Pitié. Là Chamourac et Mme Pranzin descendirent. Le temps était sombre et pluvieux, et de violentes rafales faisaient danser la flamme des becs de gaz, ce qui contribuait à donner à ce quartier peu fréquenté un assez triste aspect.

— Ce n'est pas gai par ici, murmura l'escompteur en jetant des regards de défiance autour de lui.

— Il y a moins de bruit et de lumière que sur les boulevards, répliqua Léonine, mais c'est plus honnête.

— Hum.

— Il ne demeure dans ce quartier que des gens tranquilles ; des savants, des rentiers.

— Ils sont drôles, les rentiers, s'ils ressemblent aux chenevans qui nous suivent depuis un instant, répliqua Chamourac en désignant deux individus à mi-se suspecte qui marchaient un peu en arrière sur le trottoir opposé.

Prise à son tour d'inquiétude, Mme Pranzin hâta le pas en traînant son vieux cavalier. On arriva à l'entrée de la rue Daubenton, au moment où commençait à tomber une forte averse. Le vieil amoureux, mis sur les dents, soufflait comme un cachalot.

— Est-ce que nous ne sommes pas bientôt rendus à destination ? demanda-t-il au bout de deux ou trois minutes.

— Voilà la maison, répondit Léonine en désignant un sombre bâtiment faisant ventre d'une façon inquiétante.

Le rez-de-chaussée se composait d'une boutique inoccupée, dont la devanture, maculée d'un rouge sale, était presque entièrement brisée. Les volets des fenêtres étaient hermétiquement clos, et l'on pénétrait dans cette mesure par une allée étroite, séparée de la boutique par une simple cloison.

Arrivé au deuxième étage, il pénétra, toujours guidé par Léonine, dans une antichambre obscure ; la porte du carré se ferma derrière lui, puis une autre porte s'ouvrit et il fut ébloui par un jet de lumière projeté sur son visage. Il reçut au même instant un coup terrible sur la nuque et tomba, la face contre le parquet, comme un bœuf qu'on vient d'assommer.

— Eclaircissez-moi, dit Courbin d'un ton bref à Follard, qui tenait la lanterne sourde dont il venait de diriger les rayons sur le visage du malheureux vieillard.

— Que voulez-vous faire ? demanda ce dernier, tremblant de tous ses membres.

— Belle question : l'achever, parbleu !

— Vous allez répandre du sang ? fit l'agent en donnant des signes d'épouvante.

— Aimeriez-vous mieux que je le laisse se relever ?

— Je me souviens de ce qu'a fait cet imbécile de passeur avec Perregaud.

Courbin mit un genou en terre, choisit une place avec le doigt et enfonça ensuite la lame d'un couteau catalan entre les épaules du vieillard. On explora aussitôt les poches de Chamourac ; on s'empara de son portefeuille et de ses clefs et on le déshabilla complètement ; puis Follard divisa ses vêtements en une infinité de lambeaux, qu'il se promit de disperser dans les bouches d'égoût. Courbin renferma ensuite le ca-

dravre dans un sac, dont il s'était muni, et l'agent auxiliaire sortit pour aller s'assurer qu'aucun obstacle ne s'opposait à l'accomplissement de ses desseins. Il revint bientôt.

Alors l'architecte, qui était fort robuste, chargea le corps du malheureux escompteur sur ses épaules, et il s'achemina, précédé de Follard et suivi de Léonine, vers le hangar de l'entrepreneur de démolitions. En un tour de main, le mari de Mme Pranzin, qui forçait une serrure avec l'habileté du plus habile cambrioleur, ouvrit la porte charretière et, Courbin se glissa à sa suite dans le hangar. Cinq minutes après, les deux scélérats vinrent rejoindre Léonine, qui malgré une pluie diluvienne, faisait le guet sur le trottoir. Au courant des habitudes de la maison, Follard avait fait cacher le corps de Chamourac dans une voiture hors d'usage, espérant bien qu'on ne le découvrirait pas de longtemps. Mais avant de l'introduire dans le sac destiné à lui servir de linceul, le prudent Courbin avait eu le soin de le défigurer avec du vitriol.

Le lendemain, qui était un dimanche, Mme Pranzin, son mari et l'architecte pénétrèrent l'un après l'autre dans la cour de la maison de l'escompteur, sans attirer les regards du concierge, et ils s'introduisirent secrètement dans son domicile. Grâce à Léonine, qui était parvenue à découvrir le mot servant à la fermeture du coffre-fort, les eqoins purent faire main basse sur l'argent, les titres et les valeurs dont on pouvait tirer parti, et deux ou trois heures après leur entrée dans cette maison, ils en sortaient chargés de richesses. Suivant leurs prévisions, ils avaient trois ou quatre jours devant eux pour se défaire des titres au porteur. On ne s'apercevait pas avant le mardi au soir de la disparition de Chamourac, et comme ils avaient eu le soin de détruire ses registres et le carnet où il inscrivait les numéros de ses titres, il s'écoulerait bien une semaine avant que les oppositions fussent lancées, en admettant qu'on pût reconstituer le contenu du carnet.

Follard s'était emparé quelques années auparavant des papiers d'un sieur Louis Thénard, mort dans un accident de chemin de fer. Cet individu, ancien éleveur en Australie, avait perdu toute sa fortune dans le naufrage du navire qui le ramenait en France, et comme Follard fut l'un des premiers arrivés sur le lieu de l'accident, il obéit à sa nature pillarde en explorant les poches des victimes. Malheureusement pour lui, le portefeuille de l'éleveur ne contenait que des papiers établissant son identité. L'agent le garda à tout hasard, et comme le signalement de cet homme se rapprochait un peu de celui de Courbin, ce fut sous le nom de Louis Thénard que ce dernier se défit, pendant les journées du lundi, du mardi et du mercredi qui suivirent l'assassinat de Chamourac, de presque tous les titres au porteur volés au vieil usurier. Il était déguisé et avait établi son domicile à l'hôtel du Louvre, d'où il disparut aussitôt l'opération terminée.

On comprend maintenant l'épouvante qu'éprouva l'architecte en recevant une lettre dans la suscription de laquelle on avait accolé à son nom celui de Louis Thénard. Quelqu'un le soupçonnait donc d'être l'homme qui avait négocié les valeurs enlevées chez Chamourac ? L'effroi de Follard fut plus grand encore que celui de son complice, et il songea à s'enfuir.

Un crime chasse l'autre, disent les coquins : l'anxiété que les assassins de Chamourac éprouvèrent pendant les trois semaines qui suivirent la mort du vieillard leur fit à peu près oublier l'affaire du malheureux Lebois et la tentative d'assassinat qu'ils avaient dirigée contre l'inspecteur Perregaud. D'abord terrifiés par la lettre chargée, ils se rassurèrent peu à peu en voyant qu'on les laissait tranquilles. Puis, Follard, qui entretenait des relations secrètes dans tous les camps depuis qu'il faisait sauter les écus extirpés à l'architecte, avait fini par découvrir à la poste que la lettre portant le nom de Louis Thénard avait été envoyée par Perregaud.

A partir de cet instant, les deux coquins, presque entièrement rassurés, commencèrent à reprendre leurs habitudes. Ils se firent voir de nouveau sur les boulevards, fréquentèrent



les théâtres, les concerts, les expositions publiques et particulières, et Courbin assista de nouveau aux séances du comité de surveillance de la Société lutécienne.

Michel Renaud attendait à Mazas le jour de son jugement. Aucun fait nouveau ne s'était produit ni pour ni contre lui. Généralement on le croyait coupable; pourtant beaucoup de personnes, et notamment la presse, lui étaient favorables. On admettait parfaitement qu'un misérable avait pu s'introduire chez lui pour y déposer les dix mille francs et le couteau volés à Lebois. Mais ce n'était qu'une supposition, et la justice ne pouvait la mettre en parallèle avec des preuves matérielles. Par l'entremise d'un jeune avocat, M<sup>e</sup> Téobard, qui avait consenti à se charger de la défense du graveur. Mme Lebois envoyait des consolations et des espérances à ce malheureux. Elle lui faisait sans cesse répéter que ni elle ni sa fille n'avaient point douté de son innocence. Enfin Delphine lui fit dire que quel que fût son sort, elle n'aurait jamais d'autre mari que lui.

Perregaud avait fait plusieurs voyages à Nogent pour chercher à découvrir les traces du passeur. Le vieux avait quitté le pays cinq ou six jours après la tentative d'assassinat dont l'agent avait été l'objet, et l'on ne savait ce qu'il était devenu. L'inspecteur de la sûreté le soupçonnait de ne point être étranger à ce crime; pourtant il n'avait aucune preuve, ni même aucun indice sérieux de sa culpabilité. Sa disparition seule était un témoignage contre lui.

Perregaud avait remarqué à plusieurs reprises qu'il était suivi par un espion; mais il n'osait pas éclaircir le fait, dans la crainte d'irriter ses chefs, car il croyait que cette surveillance était exercée par leurs ordres. Cependant, un jour, il pénétra dans une allée, au coin d'une rue, pour pouvoir examiner les traits de l'homme attaché à ses pas. Celui-ci, ne se doutant de rien, tourna à l'angle de cette rue une minute après l'inspecteur et passa devant ce dernier en hâtant sa marche.

— Ah bah! se dit Perregaud, je ne me trompe pas; ce particulier-là est assurément l'ancien sergent de ville Marbetti, qui a été condamné à sept ans de travaux forcés et à dix ans de surveillance pour avoir forcé la caisse du bureau des contributions des Champs-Élysées. Malgré ses cheveux teints enroux et sa longue barbe queue de vache, je le reconnais parfaitement. Tiens, tiens! c'est drôle. Il n'y a que trois ans qu'il a été condamné; pourquoi, au lieu de ramer à la Nouvelle avec ses camarades, me suit-il à la piste dans les rues de Paris? C'est à creuser.

Perregaud sortit de l'allée dans laquelle il se tenait tapi et se mit à chasser son chasseur. Au bout d'une centaine de pas, ce dernier s'arrêta et regarda attentivement autour de lui; puis il secoua la tête, fit un geste de mécontentement et revint lentement en arrière. Il marchait, la tête basse, comme un homme en proie à de tristes pensées. Tout à coup il tressaillit. Perregaud venait de lui mettre la main sur l'épaule.

— Hein! que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton effaré en faisant un pas de côté.

— Vous remercier de l'assiduité avec laquelle vous me suivez depuis quelque temps.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Allons, point de fausse modestie; vous êtes réellement un laquais précieux, toujours à vingt pas derrière votre maître, car vous me faites l'honneur de me prendre pour votre maître, puisque vous ne me quittez plus.

L'espion de Follard était fort embarrassé, et de grosses gouttes de sueur lui descendaient sur les tempes.

— Je vous répète, monsieur, que j'ignore absolument ce que vous voulez dire.

— En êtes-vous bien sûr?

— Mais...

— Épargnez-vous un mensonge et suivez-moi en marchant à mes côtés afin de ne pas attirer l'attention des passants, dit l'inspecteur d'un ton bref.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, fit l'espion sur le même ton.

— Prenez garde de vous blouser en jouant ce petit jeu-là, camarade.

— Monsieur, laissez-moi tranquille.

L'homme voulut s'éloigner, mais Perregaud lui saisit le bras avec une telle force qu'il poussa un petit cri de douleur.

— Obéissez-moi, lui dit-il, ou j'appelle les deux agents dont je vois les képis au bout de la rue et je vous fais conduire au poste.

— Moi? fit l'homme en jetant un regard menaçant sur l'agent; je vous conseille de faire une arrestation arbitraire, et il vous en cuira.

— Vous savez donc qui je suis? demanda Perregaud.

— Pas grand-chose de bon en tout cas.

— Ah! vous le prenez sur ce ton. Eh bien! mon cher ami, vous allez me suivre chez le commissaire de police à l'instant.

— Oh! oh!

— Et je prierai le magistrat de vous demander des nouvelles de votre ami le plus intime, un nommé Marbetti, condamné à sept ans de travaux forcés, et à dix ans de surveillance pour avoir...

— Chut! je vous en prie, ne me perdez pas, balbutia le malheureux d'un ton suppliant.

— Enfin, vous devenez raisonnable, il était temps.

— Qu'exigez-vous de moi? je suis prêt à vous obéir.

— Nous verrons bien. Vous êtes chargé de m'espionner?

— C'est vrai.

— Par qui?

— Par M. Follard, votre collègue.

— Je ne me trompais pas. Et combien vous donne-t-il pour faire cette besogne?

— Cinq francs par jour, ce qui me permet de donner du pain à ma petite fille.

Marbetti prononça ces paroles avec un sentiment si profond que Perregaud se sentit ému.

— Vous êtes marié? dit-il.

— Je l'étais; mais ma pauvre femme est morte de chagrin en apprenant ma condamnation, et ma petite Louise a été recueillie par une vieille voisine.

— Il y a longtemps que vous vous êtes évadé?

— Je suis arrivé à Paris il y a trois mois après avoir enduré des souffrances atroces. A Nouméa on me croit mort, car la chaloupe dans laquelle nous nous sommes enfuis, trois de mes compagnons et moi, a fait naufrage à deux lieues de la côte, et je suis parvenu seul à me sauver. Un bâtiment espagnol faisant route pour Sidney a eu l'humanité de me recueillir et m'a déposé sur le sol australien.

— Comment se fait-il que Follard vous ait reconnu?

— Il a été frappé du son de ma voix en m'entendant parler dans un débit de tabac, puis il m'a suivi et accosté. J'ai été fort heureux d'accepter ses propositions, car j'étais arrivé au dernier degré du dénuement. Maintenant vous connaissez ma position, et si vous n'avez pas pitié de moi, je n'ai plus d'autre parti à prendre que de me jeter à l'eau.

— Mon devoir m'ordonne de vous arrêter, et si je ne l'ai pas encore fait, c'est que je compte sur vous pour m'aider à démasquer des assassins et rendre un innocent à la liberté.

— Je suis tout à votre service, monsieur Perregaud; mais si je vous sers, je m'attirerai la colère de Follard, et il ne me manquera pas, lui...

— C'est pour cela qu'il faut lui laisser ignorer que nous nous entendons. Faites-lui des rapports de fantaisie et prolongez la situation; grâce à vos renseignements, j'atteindrai le but que je poursuis, et alors...

— Alors, je ne serai pas plus avancé qu'en ce moment, fit l'évadé d'un ton piteux. Si ce n'est pas vous ou Follard, c'est un autre qui me pincera et je serai de nouveau envoyé là-bas, loin de ma petite.

Perregaud sentit la justesse de ce raisonnement, et il comprit qu'il lui était impossible de changer la position de ce malheureux. Malgré les services qu'il pourrait rendre, on ne verrait en lui qu'un forçat en rupture de chaîne, et on n'hé-

siterait pas, s'il retombait entre les mains de la justice, à le renvoyer à la Nouvelle-Calédonie.

—Écoutez, Marbetti, lui dit l'inspecteur de la sûreté après une minute de réflexion, je vais vous parler franchement, non pas comme un agent dans l'exercice de ses fonctions, mais bien comme un homme apitoyé par la triste situation d'un malheureux.

—Dites, monsieur Perregaud.

—Essayez de rentrer dans la bonne voie, réparez, pour la satisfaction de votre conscience, le crime que vous avez commis, enfin venez au secours de la justice ; et si vous lui rendez des services importants, je solliciterai pour vous, mais sans vous nommer, une gratification suffisante pour vous permettre de passer dans l'Amérique du Sud avec votre enfant. Et, si cette gratification n'était pas assez élevée, eh bien ! j'ai quelques petites économies, elles seraient à vous.

L'évadé se mordit la moustache et détourna la tête pour dissimuler son émotion. Follard était bien venu à son aide, mais il lui avait toujours parlé d'un ton hautain et avec le plus profond mépris ; et c'était la première fois, depuis sa condamnation, que ce pauvre diable entendait des paroles sympathiques.

—Vous êtes bien bon de vous intéresser à un misérable comme moi, répliqua-t-il d'un ton sourd. Il y a longtemps que je suis fixé sur mon sort. Quand on a commis un impair dans le genre de celui qui m'a envoyé à la Nouvelle, on est flambé radicalement.

—Un homme qui se sent encore quelque chose au fond du cœur lutte avec courage, jusqu'au bout. Si vous passez en Amérique, vous y trouverez probablement l'occasion de vous refaire une nouvelle existence et d'assurer l'avenir de votre petite fille.

—Je ne me fais pas d'illusion ; il me sera bien difficile d'être tranquille un jour ; mais vous m'avez parlé de ma petite, ça me remet un peu de baume dans le sang.

—Ainsi vous consentez à me seconder ?

—Je ne peux guère faire autrement, et puis vous m'avez dit des choses qui m'ont remué. Vrai, en dehors de tout intérêt, je voudrais pouvoir vous être utile.

—Je retiens vos paroles. Alors, venez me voir à trois heures, voici mon adresse ; nous causerons sérieusement.

—Comptez sur moi.

Perregaud examina Marbetti pendant qu'il s'éloignait. Celui-ci marchait à grands pas, en hochant la tête, comme un homme en proie à de vives préoccupations.

—Il viendra, se dit-il, car son agitation prouve que l'espérance s'est glissée dans son esprit.

L'inspecteur de la sûreté occupait un petit logement composé d'une grande chambre et d'un cabinet. Une propreté minutieuse régnait dans ce petit logement, que Perregaud nettoyait lui-même. Dans le cabinet se trouvait la garde-robe où l'agent se "camouflait," c'est-à-dire se déguisait pour aller en expédition secrète. A trois heures, Perregaud, assis dans son fauteuil, fumait une cigarette en relisant pour la vingtième fois peut-être, l'*Histoire de la Bastille*, lorsqu'un timide coup de sonnette lui fit relever la tête.

—C'est mon homme, se dit-il ; puisqu'il est venu, il ne songe pas à me trahir.

Marbetti avait le front moins soucieux qu'au moment où Perregaud l'avait quitté.

—J'ai beaucoup réfléchi depuis tantôt, dit-il, et le résultat de mes réflexions m'a fortifié dans l'idée de me confier entièrement à vous.

—Un instant, camarade ; dans l'intérêt de mes affaires, il faut que vous continuiez à servir d'espion à Follard.

—Je continuerai.

—Maintenant, dites-moi ce que vous savez au sujet du guet-apens dont j'ai été victime à Nogent. Vous m'espionniez déjà lorsque j'avais des entrevues avec le vieux passeur ?

—C'est vrai.

—Pouvez-vous me faire connaître le coquin qui m'a frappé sous le viaduc ?

—Non. Follard s'était mis à vous suivre lui-même, et c'est lui qui a dû dresser l'embuscade dans laquelle vous avez donné tête baissée.

—Croyez-vous que le vieux père l'Ablette ait pris part à ce crime ?

—Je l'ignore ; pourtant sa disparition presque subite de Nogent peut faire supposer qu'il a trompé dans l'affaire.

—Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

—Pardon ; j'ai découvert le liou où il se rend tous les soirs entre neuf et dix heures depuis qu'il habite Paris.

—Ah ! il habite Paris ? demanda Perregaud vivement intéressé.

—Il m'avait semblé entendre dire à Follard que le bonhomme devait aller s'établir sur les bords de la Seine, du côté de Mantes, mais il paraît que l'affaire a raté, car, je vous le répète, il fréquente avec assiduité un établissement que vous connaissez sans doute, la Grenade, un débit fameux, situé rue Croix Nivert, à Grenelle.

—Oui, en effet, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'entrer dans ce débit pour affaires de service ; mais il m'avait semblé que, en dehors de quelques chenapans vivant autour des maisons mal famées des boulevards extérieurs, on ne rencontrait là que des invalides et des soldats casernés à l'École militaire ?

—Je vois que vous ne connaissez pas le truc de la Grenade. Ce débit a deux clientèles tout à fait différentes. Il y a d'abord l'entrée où se trouve le comptoir, puis une grande salle dans laquelle chacun pénètre. Les soldats y sont toujours en majorité. Mais derrière cette salle, on trouve un petit jardin avec une porte vitrée dans le fond.

—Ensuite ?

—Par cette porte on entre dans une grande salle qui a été affectée autrefois à un bal-musette. Mais comme plusieurs assassinats ont été commis par les habitués de ce bal, l'autorité l'a fait fermer.

—Je me souviens de cela, dit Perregaud, prêtant la plus grande attention aux paroles de l'évadé.

—Le patron de la maison, pour éviter la ruine, a vendu son établissement à un gros gaillard connu sous le sobriquet de Sang-Noir, qui a fait, dit-on, le métier de cambrioleur pendant dix ans sans avoir jamais été pincé.

—Sang-Noir, j'ai ce nom-là dans mon carnet, répliqua Perregaud.

—Maintenant il affiche des principes fort sévères, et il livre de temps en temps à la police un pauvre diable en rupture de ban ou un vulgaire filou pour faire croire aux agents qu'ils peuvent compter sur lui ; mais, en réalité, Sang-Noir est le chef occulte d'une redoutable association de malfaiteurs qui se donnent secrètement rendez-vous chez lui.

—Tiens, tiens, Follard sait cela ?

—Non, je me garde bien de trahir Sang-Noir, c'est lui qui m'a empêché de mourir de faim lorsque je suis rentré à Paris.

—Mais il me semble qu'en me donnant ces renseignements, vous faites courir un assez grand danger à votre protecteur.

—Ah ! monsieur Perregaud, vous êtes trop expérimenté dans le métier pour taquiner le propriétaire de la Grenade. Si on l'arrêtait, les aventuriers qui se rassemblent chez lui trouveraient bien vite un autre lieu de réunion ; où ils échapperaient à la surveillance des agents. Vous ne pourriez plus alors, du moins pendant quelque temps, aller chercher là des renseignements comme ceux que vous désirez. Ainsi, je suis à peu près sûr que vous n'irez pas deux fois à la Grenade sans y rencontrer le père l'Ablette. Mais prenez bien vos précautions, le vieux est rusé, et si vous êtes mal camouflé, il vous reconnaîtra tout d'abord.

—Vous ne pouvez pas m'accompagner ?

—Impossible ; on m'a mis à l'index dans la salle du fond, et malgré la déclaration de Sang-Noir, on me prend pour un mouchard. Je serais à peu près sûr d'être écharpé si j'avais l'imprudence de me faufiler parmi les habitués.

—Ce que vous dites est peu rassurant pour moi, fit Perregaud en hochant la tête.

—Oh ! si vous prenez des précautions vous ne courrez aucun danger, les traqueurs de la Grenade ne vous connaissent pas, et il vous suffira d'échapper aux investigations du passeur pour vous mettre à l'abri de toute taquinerie.

—Oui ; mais comment faut-il s'y prendre pour pénétrer dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la salle du fond ?

—Rien n'est plus simple. Vous traversez la grande salle où tout le monde circule, et vous entrez dans le jardin. Un garçon sommelier, occupé en apparence à rincer des brocs auprès du puits, vous examinera de coin de l'œil et vous demandera où vous allez. Vous lui répondrez que vous êtes un "fanandel de la musette," et il vous indiquera du doigt la porte de l'ancienne salle de bal. Vous n'avez plus qu'à pousser cette porte et vous serez dans le nid.

Perregaud entretint l'évadé pendant plus d'une heure et demie, et il le congédia après lui avoir donné rendez-vous au square Louvis, pour le lendemain à huit heures du matin.

—Je crois que je vais faire une bonne petite soirée, se dit-il en se frottant les mains. Par le vieux passeur, je suis à peu près sûr de découvrir mon assassin. J'ai dans l'idée qu'il connaît intimement le meurtrier de Lebois, et celui de Chamourac, pourraient bien être une seule et même personne. Allons, mon ami Perregaud, voilà l'occasion de t'illustrer, tout en faisant des actes méritoires. Un pressentiment me dit que je passerai officier de paix aux promotions du premier janvier à moins que je ne sois arrêté de nouveau dans ma chasse à outrance par quelque coup de Jarnac.

## VII

## LA GRENADE

Après avoir réfléchi au déguisement qu'il prendrait, Perregaud se décida à se transformer en ouvrier serrurier sans ouvrage. Il se couvrit le visage d'une épaisse couche de crasse, métamorphosa sa moustache et ses cheveux en poils gris, creusa avec art de profondes pattes d'oie sur ses tempes, revêtit une veste et une cote bleues salies et élimées, puis il endossa sur ces vêtements un vieux paletot marron, troué aux coudes et se couvrit la tête d'une casquette de soie hors d'usage qu'il enfonça jusque sur ses sourcils. Il se mit un fragment de pipe suintant la nicotine entre les dents, et, les mains dans les poches, la démarche traînante, il s'achemina vers le débit de la Grenade à neuf heures du soir. Arrivé devant le vaste comptoir de l'établissement, il fit un petit signe amical, le signe d'un homme à moitié ivre, à M. Rabulard, dit Sang-Noir, le propriétaire de la maison, et se tourna vers un grand garçon aux bras rouges et à la main de dogue, qui rinçait des verres, et lui dit d'une voix aviné :

—Deux "ronds" de raide, hein ! l'enflé.

—L'enflé, toi-même, espèce de poivrot. Tiens-toi sur tes quilles ou je ne te donne rien.

—Pas de blagues, mon fiston, reprit Perregaud en se redressant ; est-ce que le Grand Rouge est arrivé ?

Sang-Noir, qui écoutait la conversation, intervint en ce moment.

—Le grand-Rouge ne viendra pas aujourd'hui, dit-il ; mais son camarade Bibernan est là ; si vous voulez le voir.

—Ça me botte, j'ai à lui parler ; qu'on me donne mon eau-d'aff et je vais le rejoindre.

Lorsque Perregaud eut bu et payé le petit verre d'eau-de-vie qu'on venait de lui servir, il quitta le comptoir, traversa la salle, dans laquelle se trouvaient deux ou trois invalides et quelques cuirassiers qui avaient la permission de dix heures, et pénétra dans le jardin. Un individu d'une cinquantaine d'années, court et trapu, qui était assis sur un baquet renversé, s'approcha de lui.

—Où allez-vous comme ça, camarade ? demanda-t-il à l'inspecteur en l'examinant d'une façon presque insolente.

—Fanandel, de la musette.

—Tiens ! je ne connais pas ta binette ; passe mon vieux.

Perregaud ouvrit la porte de l'ancienne salle de bal et y entra, la pipe à la bouche, sans que personne parût le remarquer. Cette salle avait été partagée par une cloison qui n'allait pas jusqu'au milieu de la hauteur du plafond. La partie plongée dans l'obscurité servait de remise à un carrossier du voisinage, et la première moitié de la salle, celle dans laquelle Perregaud venait de pénétrer, était occupée par une trentaine de tables.

Il y avait en ce moment peu de monde dans cette salle, et la plupart des becs de gaz servant ordinairement à l'éclairage étaient éteints. Perregaud jeta un coup d'œil rapide sur les consommateurs, dont quelques-uns jouaient aux cartes et aux dominos, afin de chercher à découvrir le passeur. Le vieux n'y était pas. L'inspecteur fit une légère moue, puis il se dirigea vers une table occupée par un individu d'une cinquantaine d'années, ayant le costume et la tournure d'un cocher dans le besoin.

—Garçon, une chopine ! cria Perregaud à un jeune drôle ressemblant plus à un coupour de bourse qu'au domestique d'une maison honnête.

—A huit ou à dix ? glapit le Ganymède en tablier.

—A huit, et qu'il soit chenu.

—Boum !

Perregaud bourra de nouveau sa vieille pipe et frotta une allumette sur sa cuisse suivant l'habitude du lieu. Puis, tout en baissant les paupières, en balançant la tête comme un homme luttant contre le sommeil, il se mit à examiner les consommateurs.

—Marbetti ne m'a pas trompé, se dit-il ; c'est la fine fleur des coquins. J'aperçois deux ou trois visages que j'ai sûrement vus au Dépôt. Ah ! voilà le petit Arsène, celui qui a manqué d'étrangler la malheureuse aux crochets de laquelle il vivait, parce qu'elle ne pouvait pas lui donner quarante sous. Il est sorti de Poissy il y a quinze jours, mais il ne tardera guère à y rentrer. Je vois aussi le gros Charles ; celui-ci en est à son cinquième jugement ; c'est un roulotier incorrigible. Je ne serais pas étonné d'entendre dire un de ces quatre matins qu'il a volé une locomotive. Par exemple, je ne m'attendais guère à rencontrer M. le comte de Hernandez en aussi belle compagnie. Il faut croire que tous ses patrimoines de fantaisie sont croqués. Son costume porte, en effet, la trace de ses infortunes. Je vais certainement l'arc-pincer un jour ou l'autre dans quelque station d'omnibus, car c'est sa dernière ressource.

Perregaud allait continuer son examen lorsque son attention fut attirée par un individu âgé d'environ quarante-cinq ans, petit et un peu cagneux, qui venait de pénétrer dans la salle. Il marchait lentement, en chaloupant comme les marins qui viennent de débarquer, et examinait assez attentivement les consommateurs. Tout à coup il s'arrêta devant la table auprès de laquelle l'inspecteur de la sûreté était assis, et il dit au vieux cocher d'un air stupéfait.

—Larmagnou, pas possible !

—Tiens ! Bel-Œil.

—Moi-même, mais je te croyais mort ?

—C'est presque la même chose, va, ma vieille ; il me semble que je n'en ai pas pour longtemps.

—C'est donc des blagues, tout ce qu'on raconte ? On avait assuré que tu avais piqué une tête dans la Seine, au pont de Grenelle ?

—J'ai bu, en effet, un bouillon salé, car il m'a mis pour trois semaines sur le flanc.

—Tu devais avoir de bien gros chagrins, mon vieux camarade, pour te décider à faire un tel plongeon ?

—Ah ! voleur de sort ! on dirait que le guignon a juré de ne pas me lâcher. Il y a quelque temps j'avais une affaire d'or.

—Plus que ça de luxe.

—Mais c'est ma gueuse de femme qui en profite.

—Ah bah ! fit Bel-Œil.

C'était le borgne employé à bord du bateau *Jean-Paul*, le soir où on avait jeté le malheureux Lebois à la Seine.

—C'est une bien drôle d'histoire, va, reprit Larmagnou en fronçant les sourcils. Mais je te laisse là planté sur tes quilles comme un factionnaire. Veux-tu boire un demi-setier ?

—A la condition que je t'en paierai un autre. Ah ! mon vieux Larmougnou, que ça me fait donc plaisir de te revoir en vie !

Le borgne prit un tabouret et se plaça en face du cocher. Perregaud, qui était en partie adossé au mur contre lequel le bout de la table était appuyé, fermait à demi les yeux et portait de temps en temps son verre à la bouche, comme un homme ivre essayant de lutter contre le sommeil. Les paroles échangées entre Bel-Œil et son ami l'intéressaient sans qu'il sût au juste pourquoi, et il était désireux d'entendre les confidences que ces individus allaient se faire. Afin de ne leur inspirer aucune méfiance, il renversa la tête en arrière et se mit à chanter, en s'accompagnant avec les doigts sur la table.

—En voilà un qui est tout à fait dans les vignes, dit Larmagnou en le désignant du coin de l'œil à son camarade ; il ne va pas tarder à casser sa canne.

—Ça prouve qu'il n'a pas d'embêtements. Tu me disais donc que ta conjointe t'a joué le tour.

—Comprends-tu ça, Albert ? elle a eu ses quarante-neuf ans le mois dernier, l'âge de la raison pour les femmes.

—Est-tu serin, mon pauvre Larmagnou ! plus elles sont vieilles, plus elles sont coquettes. Tiens, la Métayer, une créature guère mieux bâtie que moi, et avec ça mère de plusieurs mioches ; eh bien ! elle ne passait pas dix minutes sans agücher quelqu'un. Tantôt c'était un débardeur, tantôt un éclusier ; des fois elle s'adressait aux douaniers, mais elle ne pouvait point se décider à rester tranquille malgré les raclées que son mari lui administrait. Enfin, si j'avais voulu, tu me comprends ?

—Oui. N'empêche pas que c'est dure d'être volé par un coquin qui avait passé sa vie à m'en faire voir de toutes couleurs.

—Ah ! elle a filé avec le sac ?

—Doux mille cinq cents, un trésor que je couvais comme mes petits boyaux, et elle est partie avec le garçon merlan de la rue de l'Eglise. Oh ! la gredine ! si jamais je la repince.

—Et c'est pour ça que tu as voulu faire conic ?

Dans le premier moment, j'ai perdu la boussole et je me suis mis à faire une noce à tout casser. Trois semaines ont suffi pour me mettre sur la paille ; alors comme le patron m'avait flanqué à pied, et qu'il ne me restait pas de quoi acheter deux sous de tabac, je me suis dit : au bout du fossé la culbute.

—Il paraît que tu as changé d'avis, puisque te voilà ?

—Hum ! maintenant je ne serais pas si bête. Bidoux, tu sais bien Bidoux qui brocante sur le boulevard des Fourniaux ; il me fait gagner de temps en temps quelques sous. Je lui apporte des affaires qu'on me remet en cachette.

—Mauvais truc, Larmagnou, tu te feras pincer un de ces jours.

—Eh bien ! quand je serai à l'ombre, on me nourrira, en attendant je boulotte un peu.

—Ma foi, je cherche quelque chose à faire, mais pas dans ton genre ; je n'ai point de vocation pour barboter dans les poches des autres.

—C'est vrai, tu es un délicat ; aussi, ça t'a bien réussi, tu es encore plus panné que moi.

—Savoir, fit le Borgne d'un ton plein de dignité, je suis à la tête de trois cinquante, et toi ?

—Moi, je n'ai que vingt-cinq sous, répliqua le vieux cocher d'un ton piteux ; et dire qu'il y a peu de temps je possédais deux mille cinq cents francs dans ma commode. Quand j'y pense, vois-tu, j'ai envie de retourner piquer une tête.

—Mais enfin, comment avais-tu fais pour mettre une si grosse somme de côté, toi, un licheur numéro un ?

Larmagnou jeta un regard sur Perregaud.

—N'aie pas peur, lui dit Bel-Œil, il "ronpille" à cent francs par tête ; tu peux y aller.

L'inspecteur de la sûreté avait appuyé ses coudes sur la table et il paraissait dormir, le menton dans les mains.

—Mon vieux camarade, je m'étais lancé dans les affaires sérieuses, les seules qui rapportent de l'argent ; car pour le turbinage, c'est de la bricole à vous faire périr de misère.

—C'est selon.

—Enfin, j'étais un soir en panne du côté de l'arc de l'Etoile. Avec ma voiture à moitié détraquée et mes habits de mendiant, j'avais beau faire des manours aux voyageurs, ça ne mordait guère. A dix heures, j'avais envie d'avaloir mon fouet de rage. Tu ne peux pas savoir ce qui se passe dans la tête d'un cocher qui ne fait pas ses frais. Je sacrais, je jurais et j'envoyais à tous les diables des gredins de bourgeois qui passaient devant ma boîte en levant les épaules. Tout à coup, un individu obic, tournure agent de change, mais le visage abrité sous un chapeau à grandes ailes, s'arrête près de ma voiture et m'examine un instant sans parler. J'allais me prendre de bec avec lui, quand il me dit à voix basse :

—Tu n'as pas l'air de rouler sur les pièces de cent sous ; veux-tu gagner un ou deux billets de mille francs ?

En entendant ces mots, je sens mon cœur qui fait tic-tac, et je suppose aussitôt qu'il est question de quelque besogne où la rousse ne doit pas mettre son nez.

—De quoi s'agit-il ? dis-je au bourgeois.

—Tu le verras. Il faut fermer les yeux sur ce qui se fera devant toi, me donner un coup de main si je le réclame, et conduire dans ta voiture un paquet d'une certaine dimension.

—Quel paquet ? lui ai-je demandé.

—Tu es trop curieux. Oui ou non, veux-tu gagner deux mille francs ?

—Vous mettez bien cinq cents francs de plus pour payer mes termes en retard ?

—Soit. Tu auras deux mille cinq cents mais je te préviens que j'aurai constamment l'œil sur toi, et qu'à la moindre tentative de trahison, je te brûlerai la cervelle.

—Nom d'une gaffe ! fit le borgne, ce particulier-là n'était pas commode.

—Il payait bien, il voulait être bien servi, je comprends ça. Une fois d'accord, il monta dans ma voiture et se fit conduire au pas jusqu'au rond-point de Courbevoie, puis il me dit de revenir à Paris de la même manière. On flânâ dans l'avenue de Neuilly, et on arriva près de la place de l'Etoile à minuit, minuit et demi. Mon bourgeois descendit de voiture et me dit de le suivre à vingt pas. Il prit bientôt la rue la Pérouse et s'arrêta devant un hôtel où il n'y avait personne. Après avoir regardé autour de lui, il me fit signe d'approcher, puis il ouvrit la porte de la maison, y entra et en sortit bientôt avec un homme mort sur les épaules.

—Qu'est-ce que tu dis ? fit le borgne avec épouvante.

—La pure vérité, mon vieux. Le bourgeois, qui était un gaillard solide, fourra le corps du particulier dans ma voiture et il monta à côté.

—En voilà une histoire !

—Tu peux le dire, les cheveux me dressent sur la tête lorsque j'y pense. Mon bourgeois me donna l'ordre de rouler vers le pont de l'Alma, puis il baissa les stores et je me mis en route. En approchant de la tête du pont, j'arrêtai ma guimbarde, le bourgeois descendit et alla s'assurer qu'il n'y avait personne dans le voisinage. Il revint bientôt et me dit d'avancer au pas. Lorsque je fus vers le milieu du pont, il me fit signe d'arrêter de nouveau ; puis il chargea le cadre du particulier sur ses épaules, s'approcha de la balustrade et plouf ! il flanqua son fardeau à la Seine. Il faisait à ce moment noir comme dans un four, et je t'assure, mon vieux, que je n'ai pas eu l'envie d'aller voir si l'homme mort était tombé pile ou face. Le coup fait, le bourgeois me glissa dans la main des billets de banque, et il s'éloigna après m'avoir dit à voix basse :

—Si tu tiens à garder ta tête sur tes épaules, file et ne raconte à personne ce qui vient de se passer.

Si le borgne donna à plusieurs reprises des marques de stupéfaction pendant le récit de Larmagnou, Perregaud craignit à chaque instant de se trahir, tant son agitation fut vive. Cette fois aucun doute n'était plus possible. Lebois avait été assassiné rue de la Pérouse, et son meurtrier s'était servi du vieux cocher pour transporter le cadavre sur le pont de l'Alma, d'où il avait été jeté dans la Seine. L'homme au cha-

peau à larges bords, dont parlait Larmagnou, était évidemment le même que celui qui avait été vu en compagnie de Lebois. Il était absurde de supposer que cet individu fût l'Américain qu'on donnait comme complice à Michel Renaud, car le cocher n'aurait pas manqué de dire qu'il avait l'accent étranger. Quant à Bel-Ceil, il ne pouvait revenir de sa surprise.

— Quel drôle de hasard ! murmura-t-il au bout d'un instant. Ah bien ! c'est moi qui me doutais guère de tout ça. Comment, c'est toi, Larmagnou, qui a envoyé ce particulier dans la Seine ?

— Un instant ; je n'ai pas quitté mon siège, c'est le bourgeois qui a tout fait, et il n'avait pas l'air d'avoir du poil dans les pattes, je t'en réponds.

— Voyons, essaie de te rappeler quel jour, ou plutôt quelle nuit, l'affaire est arrivée ? demanda Bel-Ceil.

— Je ne peux pas me tromper, le lendemain j'ai demandé un congé au patron pour faire un brin de noce ; c'est dans la nuit du 5 au 6 avril.

— Cette date est concluante, se dit Perregaud, qui se mit à réfléchir pour inspirer plus de confiance à ses voisins, Marbetti avait raison, la Grenade était un lieu bien intéressant à visiter.

— Dans la nuit du 5 au 6 avril, répliqua le borgne, c'est bien cela, ton homme est le même que le mien.

— Bah ! tu le connais ?

— J'ai eu le temps de le dévisager, puisqu'au lieu de l'envoyer dans la Seine, ton bourgeois l'a flanqué sur notre bateau.

— Est-ce Dieu possible ! fit Larmagnou à son tour stupéfait de surprise.

Quant à Perregaud, il se mordait la langue pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Décidément, le hasard, qui lui avait été hostile depuis si longtemps, se mettait de son côté.

— Raconte-moi ça, Bel-Ceil, reprit le cocher en s'allongeant sur la table pour se rapprocher de son camarade.

— L'histoire est pour le moins aussi drôle que la tienne. Figure-toi, mon vieux, que je venais de me coucher derrière la cabine lorsque je fus réveillé par un bruit sourd. C'était ton particulier qui tombait sur des sacs de plâtre. Je prévins le patron. Entre nous, c'est un gaillard pas commode du tout, lorsqu'il a trop levé le coude, et comme il ne voulait rien avoir à démêler avec la police, il se disposait à jeter l'homme à la Seine, lorsqu'il découvrit qu'on lui avait mis une ceinture remplie de pièces de cent sous autour des reins pour le faire couler à fond.

— Et il y en avait beaucoup ? demanda Larmagnou.

— Pour 5,000 francs à peu près.

— Ah ! mille tonnerres ! si ce n'est pas une infamie de jeter comme ça des masses d'argent dans la Seine quand on a tant de mal à gagner 3 francs ! dit le vieux cocher furieux. Mon gredin de bourgeois aurait bien mieux fait de me donner ces 5,000 francs, je lui aurais fourni un bon pavé pour attacher au cou de l'homme mort.

— Il paraît que ce pauvre diable était un garçon de recettes, car il avait des habits comme ceux qui vont toucher de l'argent pour la banque.

— J'y suis, fit le cocher en relevant la tête ; tu n'a pas lu sur le journal qu'un garçon de recettes, porteur d'une très grosse somme, huit ou neuf cent mille francs, avait filé avec le magot ?

— Non ; à bord du *Jean-Paul*, on n'avait pas le temps de lire ; j'avais bien assez d'empêcher Métayer et sa femme de se cogner.

— Eh bien ! mon vieux, j'ai dans l'idée que notre homme était ce pauvre diable d'employé. Au lieu de décamper avec l'argent de son administration, il a été estourbi par un malin qui a mis le grappin sur sa monnaie.

— Tu as peut-être raison, fit le borgne.

— Et ce malin, sais-tu qui c'est ?

— Le bourgeois qui t'a donné les deux mille cinq cent.

— Juste. Voyons, Albert, continue ton histoire, elle est ma foi bien plus drôle que la mienne. Toi et ton patron vous vous être partagé l'argent du garçon de recettes ?

— Jo t'ai déjà dit, Larmagnou, que je suis un truqueur cherchant à gagner ma pauvre vie, mais que je n'ai pas de goût pour fouiller dans les poches des autres.

— Jobard, va ! fit le cocher en avançant dédaigneusement la lèvre inférieure, tu te feras toujours plumer.

— Toi, qui es affranchi, tu n'es guère plus riche que moi, puisque j'ai trois cinquante en caisse et toi seulement vingt-cinq sous.

— Alors, tu as eu la bêtise de laisser tous les picailions à ton patron ?

— Oui, et ça ne lui a pas porté bonheur, car on a vendu son bateau il y a quinze jours, ce qui me permet de me promener la canne à la main.

— Et vous avez flanqué à l'eau le particulier que mon bourgeois vous avait expédié ?

— Non, je m'y suis opposé, répliqua le borgne.

— Je comprends : tu voulais toucher la prime qu'on donne à ceux qui repêchent les machabés ?

— Ce n'est pas ça ; en examinant le malheureux qui venait de tomber sur le bateau, j'avais reconnu qu'il était encore en vie...

— Hein ! ne put s'empêcher de dire Perregaud, qui suivait avec un poignant intérêt les confidences des deux hommes.

Surpris par cette exclamation, Larmagnou et le Borgne tournèrent rapidement la tête du côté de l'inspecteur de sûreté.

— Il me semble que ce poivrot nous moucharde, dit le cocher en portant instinctivement la main sur la poche où se trouvait son couteau.

— Tu pourrais bien avoir raison. Alors, on n'est plus en sûreté nulle part, ajouta Bel-Ceil ; si tu m'en crois, nous leverons le siège.

— Oui, mais avant de filer, je voudrais savoir à quoi m'en tenir au sujet de ce serrurier pour rire, car je suis sûr qu'il est camouflé.

Perregaud ne perdait pas un mot des propos échangés entre les deux hommes, et il se disait qu'il filerait Bel-Ceil, afin de connaître la suite de l'histoire de Lebois, qu'il avait malheureusement interrompue au moment le plus intéressant. Mais, complètement absorbé par ce qu'il entendait, il n'avait pas remarqué ce qui se passait dans la salle depuis un instant.

Le vieux passeur, dans un costume de fruitier ou de boucher de la banlieue, c'est-à-dire vêtu d'une longue blouse et coiffé d'une casquette de soie à plusieurs étages, était entré et avait pris place à une table voisine de l'agent sans que ce dernier le remarquât. Le père l'Ablette, naturellement fort rusé, redoublait encore de prudence depuis qu'il avait quitté Nogent avec une partie de l'argent que Follard lui avait promis. Il était sûr de ne être pas poursuivi, et cependant les gardiens de la paix et les agents de la sûreté lui inspiraient une terreur insurmontable. Les allures un peu étranges de Perregaud le frappèrent tout d'abord. En l'examinant avec attention pendant un instant, il acquit promptement la certitude qu'il feignait de dormir, puis il découvrit que c'était un individu déguisé. L'imprudence de l'inspecteur de la sûreté, qui n'avait pu retenir l'exclamation de surprise remarquée par le cocher et Bel-Ceil, acheva d'ouvrir les yeux au passeur.

— Ou je suis une mule, se dit-il, ou ce faux serrurier est le monsieur à qui j'ai planté mon couteau dans le dos sous le viaduc de Nogent.

L'Ablette communiqua aussitôt ses soupçons à son voisin, grand gaillard aux traits ignobles, d'une détestable réputation. On prétendait que c'était le chef de la bande de rôdeurs nocturnes qui étranglent les cochers au moment où ces derniers rentrent chez eux. Bibi-Galochard, tel était le nom ou plutôt le sobriquet de ce vaurien, dit au passeur :

— Tu es sûr que le serrurier est une mouche ?

— J'en réponds sur la tête de Sang-Noir.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Perregaud.

— Nous allons bien voir ; le truc est vieux, mais il prend toujours. Si c'est un roussin, je te jure qu'il me passera par les arpins.

Bibi-Galochard mit ses mains en entonnoir de chaque côté de sa bouche, puis il cria d'une voix de basse :

—Ohé, Perregaud !

Manquant de présence d'esprit dans la circonstance, l'inspecteur de la sûreté se leva vivement.

—Ah ! ah ! fais au même, mon vieux roussin, reprit le chef des étranqueurs en s'avançant vers l'agent, les poings fermés et un sourire narquois sur les lèvres ; nous allons la danser, mon fiston.

Tous les consommateurs se levèrent. Perregaud, habitué à tenir tête aux plus redoutables bandits, reconquit promptement son sang-froid. Il se leva vivement, sortit un revolver de la poche de sa cotte, et, le front haut, fièrement retranché contre le mur, il présenta le canon de son revolver à Bibi-Galochard, en lui disant d'une voix menaçante :

—En arrière ! où je te fais sauter la cervelle.

Le chenapan recula pour éviter une mort certaine s'il refusait d'obéir ; mais son sourire narquois se changea en une hideuse expression de férocité.

—Tapez dessus, camaros ! s'écria-t-il en s'adressant aux mauvais drôles qui s'avançaient de l'autre côté de la table ; j'en retiens un morceau.

En un clin d'œil, la salle fut transformée en arène. Tandis que la plupart des consommateurs s'armaient de bouteilles, de tabourets, ou tiraient leurs couteaux pour se précipiter sur l'inspecteur de la sûreté, le vieux passeur, Bel-Ceil et Larmagnou s'esquivèrent prestement. Du reste, Perregaud, entouré de bandits qui le menaçaient en proférant les plus ignobles injures, ne songeait qu'à se soustraire à ses ennemis.

Pendant une minute, son revolver tint à distance la meute, mais un jeune coquin se glissa sous la table auprès de laquelle il était retranché et vint lui saisir la jambe. L'agent essaya de se dégager ; ce fut le signal de l'attaque. Tous les vauriens s'élançèrent en même temps sur lui, et les deux coups de revolver qu'il parvint à tirer ne portèrent que dans le plafond. Perregaud était doué d'une vigueur peu commune. La masse même de ses adversaires, qui le pressaient de tous côtés, l'empêcha de tomber, et s'il reçut d'innombrables horions, il eut la satisfaction d'abattre le terrible Bibi-Galochard comme un bœuf, d'un coup de poing à la tempe. Pourtant il était à peu près certain que le malheureux agent allait être écharpé, quand un cri d'alarme retentit à l'entrée de la salle.

—Oh ! les camarluches ! sauve qui peut, voici la rousse !

Malgré leur cynique audace, les bandits parisiens ne peuvent entendre parler de la police sans se troubler. Ils reprennent bien vite leur assurance, mais dans le premier moment, ils ne songent qu'à s'enfuir. Au cri poussé par un inconnu, les vingt-cinq ou trente consommateurs qui se trouvaient dans la salle abandonnèrent leur victime et se précipitèrent vers la cloison du fond. Quelques-uns d'entre eux entassèrent des tabourets sur les tables et parvinrent à escalader cette cloison. De la remise du carrossier, ils purent facilement gagner la rue en faisant sauter la serrure de la porte. Mais le plus grand nombre resta dans la salle, et malgré les cris d'alarme qui redoublaient, une dizaine des plus tardifs se disposa de nouveau à se ruer sur Perregaud. Celui-ci, dont les vêtements étaient en lambeaux et le visage couvert de sang, ramassait son revolver, tombé dans la bagarre, quand Bibi-Galochard, qui était parvenu à se relever, s'écria d'une voix sourde :

—Sus au raille ! Tuons-le !

Cette fois, l'inspecteur de la sûreté paraissait irrévocablement perdu, quand Marbetti, précédé de Sang-Noir, fit irruption dans la salle comme une avalanche. Tandis que le patron de l'établissement tombait avec un nerf de bœuf sur ses clients, le forçat évadé se précipita tête baissée sur ceux qui entouraient Perregaud et en renversa deux ou trois à coups de canne plombée. Il saisit rapidement l'inspecteur de la sûreté par la main et l'entraîna rapidement hors de cet affreux établissement. Sang-Noir remit lui-même entre les mains des gardiens de la paix, qui venaient d'accourir, un pauvre diable en rupture de ban et un jeune filou qui travaillait en "sol-

taire" dans les étalages. Malgré son procès-verbal, et les nombreuses blessures qu'il avait reçues, Perregaud ne put obtenir d'autre satisfaction, et Sang-Noir ne fut pas inquiet. Le chef de la sûreté estimait sans doute que les services rendus à la police par cet ancien cambrioleur étaient plus favorables à la sécurité générale que la fermeture de sa maison. Touché du dévouement de Marbetti, qui l'avait suivi secrètement pour lui venir en aide, le cas échéant, Perregaud lui dit d'un ton ému :

—Vous m'avez sauvé la vie ce soir, camarade, je ne l'oublierai pas.

Perregaud était au désespoir d'avoir interrompu, par son imprudence, les révélations de Bel-Ceil. Il ignorait la présence du passeur dans la salle, et croyait avoir été reconnu par l'un des malfaiteurs avec lesquels il se trouvait à chaque instant en relations. Toutes ses démarches pour découvrir Larmagnou et le Borgne furent infructueuses. Effrayés des conséquences de leur indiscretion, ces deux individus s'étaient hâtés de quitter le quartier et peut-être bien Paris.

Au parquet, on n'attachait qu'une importance secondaire au rapport de Perregaud. Il n'apportait aucun élément nouveau à l'instruction, qui était du reste close. L'homme au grand chapeau, signalé par le cocher, paraissait bien être le même que celui qu'on donnait à Michel Renaud comme complice. Quant au fait d'avoir jeté le corps de Lebois dans la Seine, cela n'étonna personne, puisque les vêtements de ce dernier avaient été retrouvés au fond de l'eau. Une seule chose frappa les magistrats : le garçon de recettes vivait encore lorsque son meurtrier l'avait lancé du pont de l'Alma dans le fleuve. Mais ses blessures étaient si graves qu'il ne devait pas avoir survécu longtemps. Dans tous les cas, il était mort, puisqu'il n'avait pas fait acte d'apparition. On donna des ordres pour rechercher Larmagnou, Bel-Ceil et Métayer, le patron du bateau, puis l'on attendit le jour du jugement.

Au fur et à mesure que ce jour approchait, Delphine devenait plus triste. Ni les caresses de sa mère, ni les paroles de consolation de Perregaud, qui revenait chez elle depuis l'expédition de la Grenade, ne parvenaient à lui rendre un peu de repos. Elle s'accusait d'avoir contribué à faire arrêter Michel, et elle ne cachait pas à sa mère, que si ce malheureux jeune homme était condamné, la vie lui deviendrait insupportable. Alors, la pauvre femme se jetait, le visage baigné de larmes, au cou de sa fille, et la suppliait de ne pas la réduire au désespoir en lui parlant ainsi. Toutes deux étaient absolument convaincues que le graveur était victime d'un abominable complot, et elles soupçonnaient Courbin, leur ancien protecteur, d'être l'auteur de cette scélératesse. Mais elles n'avaient d'autre preuve de sa culpabilité que l'acharnement avec lequel il poursuivait Delphine, car il continuait à se trouver sur son chemin et à la bombarder de ses regards incendiaires.

Depuis quelque temps, le ménage de l'architecte était devenu un véritable enfer. A la suite de l'affaire de Nogant, la jalousie de Mme Courbin avait redoublé, et, malgré les protestations de son mari, elle avait congédié Jeannette et pris à son service Françoise, l'ancienne bonne de la parfumeuse. L'argent ne manquait pas à la maison, grâce aux coups hardis de Courbin ; mais ce dernier ne rentrait presque plus chez lui, et loin de répondre aux marques de tendresse que lui prodiguait sa femme, il la rudoyait. Promptement rassuré au sujet de l'aire Chamourac, dont on attribuait l'assassinat à une association de malfaiteurs puissamment organisée, l'architecte eut l'audace de se montrer à la Bourse, et de tenter deux ou trois grandes spéculations. Ses succès lui permirent d'afficher un certain luxe et de reprendre la vie de dissipation qu'il avait un instant interrompue.

Sous prétexte de santé, Follard donna sa démission d'agent auxiliaire, et ses camarades de la veille ne furent nullement étonnés de le voir rivaliser de "chic" et d'élégance avec les jeunes "pschutteux" donnant le ton sur les boulevards. Aux Champs-Élysées, ils se montraient en souriant Mme Pranzin, étalée dans une victoria du dernier genre, aux côtés de Courbin, et ils se disaient entre eux :

—Ce pauvre Follard, il a toujours eu un goût prononcé pour les casquettes à trois ponts, quoiqu'il ne porte habituellement que des chapeaux de haute forme. Madame a le talent de faire cuire des truffes pour son mari dans une marmite d'or.

Le jour du jugement de M. Michel Renaud était définitivement fixé. Toutes les recherches faites pour découvrir Larmagnou, Bel-Ceil et Métayer étaient restées infructueuses. Perregaud, à qui on reprochait d'avoir montré peu de sang-froid dans l'affaire de la Grenade, baissait la tête et ne répondait rien. Le procès de Michel Renaud passionnait surtout les femmes du monde, les actrices et beaucoup de ces demoiselles richement entretenues qui, ne pouvant être admises dans les maisons honnêtes, ne laissent jamais échapper l'occasion de se produire en public pour y étaler leur luxe. Mme Pranzin ignorait que Courbin fût l'auteur de la mort de Lebois ; aussi lui déclara-t-elle vouloir absolument assister au procès du graveur, qu'on disait être un jeune homme très bien dō sa personne et fort intéressant. L'architecte essaya de résister à cette exigence, mais la femme de Follard ne fit aucune concession.

—Maintenant que vous avez eu l'énergie de vous montrer de nouveau en public, lui dit-elle, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Votre sécurité, celle de mon mari et la mienne sont vivement intéressées dans cette affaire. Si quelqu'un a eu des doutes sur nous au sujet de Chamourac, ils disparaîtront devant cette manifestation, et personne ne songera plus à voir en nous les assassins du vieux.

Moitié par faiblesse, moitié par calcul Courbin céda, et il adressa au président des assises la demande de deux places pour assister au jugement de Michel. Mais la lettre dans laquelle il faisait cette demande tomba par hasard sous les yeux de sa femme avant d'être glissée dans l'enveloppe. Malgré l'abandon dans lequel la laissait son mari, Mme Courbin eut la naïveté de croire que ce dernier voulait lui causer une agréable surprise, et elle examina avec attention toutes les lettres de l'architecte.

La réponse du président arriva. Elle était favorable, mais Courbin n'en parla pas à sa femme. Alors cette dernière reprit d'un de ces accès de jalousie furieuse qui lui étaient habituels, fit une scène épouvantable à son mari.

L'architecte caressait, depuis l'affaire Chamourac, un plan qu'il ne voulait communiquer à personne, dans la crainte d'être trahi. Il convertissait lentement son argent en valeurs étrangères, et il se proposait de partir. Il avait acheté des chevaux, qui étaient échelonnés sur la route conduisant en Suisse ; il s'était en outre procuré une solide berline de voyage, remise chez son carrossier, et il comptait s'assurer, moyennant une dizaine de mille francs, les services d'un ancien cocher, renvoyé pour faits indéliçats de chez le directeur de la Société lutécienne.

Courbin espérait achever ses préparatifs de fuite avant le jugement de Michel Renaud. Il se croyait parfaitement à l'abri de tout danger de ce côté ; mais il craignait que son nom ne fût prononcé pendant le cours du procès et que quelque incident imprévu ne le mît en relief. Sachant qu'il n'avait plus que peu de temps à passer avec sa femme, l'architecte hussa les épaules lorsque cette dernière lui déclara son intention de de l'accompagner partout où il irait, et il sortit après lui avoir décoché un de ces regards vitreux qui la rendaient folle d'épouvante. Suivant son habitude, elle courut conter ses doléances à Françoise, et après un déluge de pleurs et de lamentations, elle lui demanda ce qu'elle avait à faire.

— Eh bien ! il paraît... on prétend... ce n'est pas moi qui ai inventé ça... Enfin, quelqu'un m'a dit que la femme de M. Follard connaissait particulièrement le vieux banquier Chamourac, dont on a retrouvé le cadavre dans une voiture de déménagement.

— Ensuite ? fit Courbin d'un ton bref.

— Ensuite, je n'ai pas trop comment dire ça ; il faut d'abord que madame me promette le secret...

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, mais ne me faites pas perdre patience.

— Tant pis ! je vais lâcher le paquet. On assure que Mme Pranzin a attiré l'escompteur dans un coin et qu'elle l'a fait assassiner pour pouvoir le voler à son aise.

— Est-ce possible ? Oh ! si vous pouviez dire vrai, ma fille.

— Jo répète les paroles de M. Perregaud.

— M. Perregaud ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est juste ? j'aurais dû commencer par vous parler de lui. Oh ! c'est un bien honnête homme, allez, et si doux, un vrai mouton.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Au sujet de l'affaire de Nogent. Madame se souvient qu'on a essayé de tuer un homme sous le viaduc.

— Un agent de police ?

— C'était M. Perregaud.

— Ah ! cet individu est inspecteur de la sûreté ?

— On dit que c'est une belle position. Enfin, il est venu me trouver plusieurs fois pour me demander si je pouvais lui indiquer l'endroit qu'habite le vieux passeur ; un homme qui gardait le chalet de Mme Hermance.

— M. Perregaud connaît M. Follard, qui a été employé à la police avec lui. Alors, on a jassé, et de fil en aiguille, madame doit comprendre...

— Cet inspecteur de la sûreté a profité de votre naïveté pour essayer d'obtenir des renseignements. Vous a-t-il interrogé au sujet de M. Courbin ?

— Presque pas ; c'est Mme Pranzin qui l'intéresse ; il soutient que c'est une femme fort dangereuse et on dit qu'il ne sera pas tranquille tant qu'elle fera la nique aux honnêtes gens.

En entendant ces mots, Mme Courbin fronça les sourcils.

— Votre M. Perregaud paraît être un homme intelligent, dit-elle, il faut me l'amener en secret.

— Oh ! comme il sera content ! Il m'a lui-même demandé à voir madame.

— Eh bien ! qu'il vienne ce soir, à neuf heures, je serai seule, et je si peux lui être de quelque utilité pour faire arrêter cette gueuse je me ferai pas prier.

Le lecteur ne doit pas être étonné de l'espèce d'intimité qui existait entre Françoise et Perregaud. Ce dernier, mû par l'ardent désir d'accomplir la tâche qu'il s'était donnée, c'est-à-dire de démasquer et faire châtier l'assassin ou les assassins de Lebois, ne négligeait aucun incident relatif à cette affaire. Or, il était convaincu qu'il avait été frappé sous le viaduc de Nogent par un individu ayant un puissant intérêt à échapper à ses investigations.

La disparition mystérieuse du vieux passeur lui avait suggéré l'idée de se renseigner auprès de Françoise, la cuisinière de Mme Hermance. Françoise avait d'abord gardé une certaine réserve à son égard ; puis elle avait fini par lui accorder sa confiance, surtout depuis qu'elle avait quitté la maison de la parfumeuse pour entrer au service de Mme Courbin ; enfin Perregaud était parvenu à lui arracher tous ses secrets.

Mécontent du peu de zèle de Marbetti, Follard l'avait cassé aux gages, et c'était Perregaud qui subvenait aux besoins de ce malheureux. L'ovadé battait sans relâche les quartiers de Grenelle et de Montrouge depuis l'affaire de la Grenade pour essayer de trouver les traces de Bel-Ceil, dont les révélations avaient été si fâcheusement interrompues, et jusqu'au jour où l'inspecteur de la sûreté devait aller chez Mme Courbin, il n'avait rien découvert. Perregaud commençait à désespérer d'atteindre son but, lorsque Marbetti arriva chez lui tout essoufflé. Il entra au moment où l'inspecteur de la sûreté allait partir pour se rendre à l'appel de Françoise.

— Il y a du nouveau ? demanda Perregaud, frappé de l'agitation de l'ancien forçat.

— Oui, j'ai déniché le Borgne.

— Ah !

— Il travaille chez un cultivateur de champignons à Montrouge, sous le nom de Luc Rabussin.

— Vous lui avez parlé ?

— Je m'en serais bien gardé ; il m'aurait reconnu pour être

un des habitués de la Grenade, et il se serait aussitôt effarouché.

— Où peut-on le rencontrer ?

— Il faut se trouver à six heures du matin à l'entrée de l'ancienne carrière dans laquelle il descend pour travailler. Du reste, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je viendrai vous prendre demain à cinq heures moins un quart, nous aurons tout le temps nécessaire pour nous rendre à Montrouge.

— C'est entendu ; mais comment avez-vous découvert la piste de cet homme ?

— Rien de plus simple. J'explorais les rues de Montrouge interrogeant tour à tour les cabaretiers et les fournisseurs, et j'arrivais en flânant devant le bureau de tabac. C'est un excellent poste d'observation qu'on a le tort de trop négliger, car tout le monde en général finit par y passer. Tout à coup j'aperçus Bel Œil ; il a d'ailleurs une de ces physionomies qu'il est bien difficile de changer. Le bonhomme achetait sa petite provision de tabac à chiquer. Je me rejetai brusquement en arrière et j'attendis, sous la porte d'une allée voisine, qu'il sortit du débit, puis je le suivis. Il entra dans un cabaret, se fit servir un canon. Au bout d'un instant, il s'achemina vers une maisonnette isolée où il pénétrait. Un gamin d'une dizaine d'années sortit presque en même temps de cette maisonnette et se dirigea vers Montrouge. Je l'abordai à une centaine de pas et je l'interrogeai. Il m'apprit que le Borgne travaillait pour son père dans une champignonnière située à quelque distance, et dont il me désigna l'entrée du doigt, puis il ajouta que le bonhomme se nommait Luc Rabussin.

— Parfait, je vous félicite de votre zèle, et j'espère bien que lorsque les magistrats connaîtront les services que vous rendez à la justice, ils solliciteront une commutation de peine pour vous ou peut-être bien votre grâce entière.

— Ah ! si cela était ! mais en attendant, je vous prie de ne point leur parler de moi ; ils commenceraient par m'arrêter, et alors...

— Soyez sûr que je ne vous compromettrai pas.

Les deux hommes se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour le lendemain à cinq heures moins un quart. Perregaud se rendit aussitôt chez Mme Courbin, où Françoise, qui lui avait écrit, l'attendait avec impatience.

— Enfin, vous voilà, lui dit-elle en lui faisant un aimable accueil ; venez vite par ici, madame veut vous voir.

Mme Courbin, désireuse de produire de l'effet sur un homme qui, à ses yeux, appartenait à une classe sociale inférieure à la sienne, s'était parée comme pour une réception. Majestueusement établie sur le canapé, elle balançait lentement la tête pour faire étinceler les diamants qu'elle avait aux oreilles.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-elle à Perregaud en lui désignant une chaise.

— Il est trop fier pour laisser traîner sa correspondance ; pourtant, j'ai découvert qu'il a demandé des places au président des assises pour assister au jugement de Michel Renaud. Vous savez bien, ce jeune graveur qui a fait assassiner un certain Lebois dont il devait épouser la fille ?

— Je connais cette histoire, elle est fort triste.

— Moi, je n'ai pas de pitié pour les scélérats ; si les jurés étaient de mon avis, ils enverraient bel et bien ce jeune che-napan à la place de la Roquette.

Perregaud ne laissa pas voir la profonde émotion que ces paroles lui causèrent et il reprit d'un ton calme :

— Espérons que la vérité se fera jour lorsqu'on jugera Michel Renaud, on attendait revenons à la personne dont nous nous occupons tout à l'heure. Je vous le répète, c'est dans le cabinet de M. Courbin qu'on peut trouver des indices suffisants pour attirer l'attention de la justice sur elle.

— Je crois que vous vous trompez, néanmoins, je vais vous satisfaire.

Mme Courbin prit un flambeau et montra le chemin à l'agent de la sûreté. Depuis longtemps déjà l'architecte ne se livrait à aucun travail avouable, et à part quelques livres d'architecture épars sur son bureau, on ne voyait rien dans cette

pièce qui accusât la moindre activité. Le pupitre ne renfermait que des notes insignifiantes, et Courbin mettait sous clef tous ses papiers.

— Vous voyez que, suivant mes prévisions, nos recherches sont infructueuses, dit Mme Courbin à l'inspecteur, mon mari n'est pas assez bête pour laisser traîner les lettres qui peuvent le compromettre.

Perregaud, faisant une mine fort pitouse, allait se retirer, lorsqu'il avisa sous le bureau une corbeille dans laquelle l'architecte entassait les papiers sans importance.

— Pardon, madame, dit-il, voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil dans cette corbeille ?

— Faites, mais vous n'y trouverez rien d'intéressant.

— Il faut voir...

L'inspecteur de la sûreté étala rapidement sur le bureau une vingtaine de lettres banales et de prospectus froissés, et il allait remettre le tout dans la corbeille lorsqu'il releva tout à coup la tête comme une sentinelle perdue qui découvre des ennemis cherchant à le surprendre.

— Attention ! se dit-il, je crois que je viens de mettre la main sur un objet qui me fera découvrir de singuliers mystères.

Perregaud avait trouvé au fond de la corbeille trois cartes partagées en plusieurs fragments, qu'il s'était empressé de rapprocher.

— Que faites-vous là ? lui demanda la femme de l'architecte en s'avançant vers lui.

— Peu de chose. J'avais cru reconnaître sur ces cartes un des noms que prend ordinairement la dame.

— Eh bien ?

— Je me suis trompé, et je crois décidément que je ne découvrirai pas ici ce que je cherche.

L'inspecteur remit en bloc les vieux papiers dans la corbeille, en ayant soin de retenir les fragments de cartes qui lui avaient fait relever la tête avec surprise. Il chercha un prétexte pour se retirer immédiatement, tout en promettant à Mme Courbin, un peu étonnée de sa prompte retraite, de revenir incessamment la voir. Il est presque inutile d'ajouter qu'il recommanda de nouveau à la femme de l'architecte de garder le silence sur sa visite.

— Eh bien ! monsieur Perregaud, lui dit Françoise dans l'escalier en le reconduisant, êtes-vous satisfait de votre entrevue ?

— Hum ! pas trop, j'espère être plus heureux une autre fois.

— Surtout revenez bientôt.

— Je vous le promets.

Aussitôt arrivé dans la rue, l'agent se dirigea vers un bec de gaz et s'efforça de rapprocher les fragments de cartes enlevés de la corbeille.

— C'est bien cela, dit-il en hochant la tête avec satisfaction ; cette carte porte le nom de Louis Thénard, hôtel du Louvre. Pour un homme supérieur, Courbin a commis là une sottise irréparable. Ah ! c'est vous, mon cher monsieur, qui avez procuré au vieux Chamourac un repos anticipé. Maintenant je suis fixé, l'homme qui a fait ce joli coup était bien capable de machiner le guet-apens dans lequel ce malheureux Lebois est tombé comme un étourneau. Il vous en cuira, mon bel ami, ou j'ai volé mon nom de Perregaud.

En examinant les fragments de cartes qu'il avait entre les mains, l'inspecteur de la sûreté reconnut qu'elles n'étaient ni lithographiées ni gravées. Elles avaient été fabriquées par l'une de ces petites machines à bras, installées dans les passages et sur les boulevards, et dont l'usage est devenu général depuis quelques années.

— Pas plus tard que demain, se dit-il, je visiterai tous les établissements qui fabriquent ces cartes et je découvrirai facilement celui d'où elles sortent. Là on me donnera des renseignements sur l'individu qui a dit se nommer Louis Thénard. Allons, du courage, si mon entrevue de demain avec le Borgne a de bons résultats, je pourrai peut-être démasquer le Courbin et arracher Michel Renaud au sort affreux qui le menace.



Le lendemain à cinq heures moins un quart, Marbetti sonna à la porte de Perregaud.

—Ah ! vous voilà, lui dit ce dernier prêt à partir, mais qui n'avait pas jugé nécessaire de se déguiser ; c'est bien, vous êtes aussi exact qu'habile.

—Il faut que j'essaie vous satisfaire, monsieur Perregaud, puisque je n'ai plus d'espérance qu'on vous.

—Je vous plains, car je suis un protecteur bien impuissant.

—Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que vous êtes le seul honnête homme qui ne m'ait pas parlé avec mépris.

—Bien, bien, partons.

Les deux hommes suivirent la rue du Faubourg-Saint-Jacques, prirent l'avenue d'Orléans, puis l'avenue de Châtillon, gagnèrent Montrouge en marchant à petits pas.

Le temps était magnifique, les rayons du soleil levant dorèrent les toits des maisons, les oiseaux chantaient à tue-tête dans les champs, et tandis que les jardiniers se dirigeaient vers leurs cultures, de longues bandes d'ouvriers entraient dans Paris et se dispersaient bientôt pour se rendre à leurs ateliers.

—Comme l'air de la campagne est frais et sain ! dit Marbetti en soupirant. Ah ! je sens que je n'aurais plus rien à désirer si je pouvais vivre en paix avec ma petite fille, quitte à bûcher du matin jusqu'au soir dans les champs pour lui donner du pain. Mais quand on a eu le malheur de commettre une faute, il n'y a plus de rémission, on est flambé pour toujours. Vrai, il aurait été plus humain de me conduire à la Roquette le jour de ma condamnation que de m'envoyer chez les Canaques.

Perregaud, fort ému, essaya de dissiper les idées lugubres du malheureux évadé, en faisant luire à ses yeux l'espérance d'être gracié, et il arriva à l'entrée de la carrière, au fond de laquelle Bel-Ceil devait venir travailler, sans avoir pu faire oublier à ce pauvre diable ses poignantes préoccupations.

—Vous voyez ce talus, lui dit Marbetti en lui désignant un tertre assez élevé ; eh bien ! l'entrée de la champignonnière est de l'autre côté. En vous asseyant là, vous ne serez aperçu du Borgne qu'au moment où vous l'aborderez.

—Bien. Allez m'attendre sur les fortifications, à droite de la porte de Châtillon.

Après le départ de Marbetti, Perregaud s'assit sur le gazon et se mit à rouler une cigarette.

—Je suis en ce moment sur des épines, se dit-il ; peut-être ce borgne ne m'apprendra-t-il rien d'intéressant. Ah ! mille millions de diables ! s'il en était ainsi, le sort de ce malheureux jeune homme serait terrible. Et pourtant, je suis sûr, cent fois sûr, qu'il est victime des manœuvres de Courbin et de Follard. Oh ! pour ceux-ci, je suis tranquille, il ne m'échapperont pas. Dès le premier instant j'avais deviné qu'ils étaient les assassins de Chamourac.

Perregaud fut interrompu dans son soliloque par l'arrivée de Bel-Ceil. L'ancien marinier marchait lentement, sa blouse et une espèce de bêche sur l'épaule, et il semblait fort préoccupé. Quand il ne fut plus qu'à une quinzaine de pas de l'entrée de la carrière, l'inspecteur de la sûreté se leva brusquement et alla au devant de lui. Le Borgne, surpris, s'arrêta, puis fit deux ou trois pas en arrière. Pourtant il était loin de reconnaître dans l'homme déceintment vêtu se dirigeant de son côté, le compagnon serrurier sans ouvrage qui était à sa table à la Grenade.

—Bonjour, Bel-Ceil, lui dit Perregaud ; c'est de bon matin que vous allez au travail.

—Mais je ne me nomme pas Bel-Ceil, murmura le Borgne en jetant un regard de défiance à son interlocuteur.

—Je le sais ; c'est un sobriquet qui a remplacé votre nom.

—Monsieur, je ne vous connais pas.

—Allons donc, regardez-moi bien.

—Je vous assure...

—Je vois qu'il faut venir en aide à votre mémoire.

—Vous aviez un voisin de table à la grenade, la dernière fois que vous êtes allé dans cet établissement.

—A la Grenade, balbutia Bel-Ceil.

—Où vous avez rencontré votre ami Larmagnou, ajouta Perregaud.

—Quoi ! monsieur, vous seriez celui qui a été attaqué par Bibi-Galochard ?

—Et tous les coquins de sa bande ; oui, mon brave marinier, car c'est là votre véritable état.

—On fait ce qu'on peut pour gagner sa pauvre vie. Alors, vous êtes...

Bel-Ceil hésita.

—Inspecteur de la sûreté et tout à votre service, à la condition que vous me ferez connaître la suite de l'histoire intéressante que vous racontiez à votre ami Larmagnou, lorsque les consommateurs de la Grenade ont essayé de m'écharper,

PIN.

La troisième partie a pour titre : **LE DETECTIVE.**

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 16 MAI 1888

**3248 LOTS VALANT \$60,000.00**

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

## MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

1798, RUE ST-CATHERINE

Payable à la semaine.

**HORACE PEPIN, L.D.S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

Se porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE

## LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contre-dit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada, tant à cause de la variété de son contenu en général que de

**LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.**

Pour abonnement, adressez :

**WURTELE & Cie, Propriétaires,**

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL.